

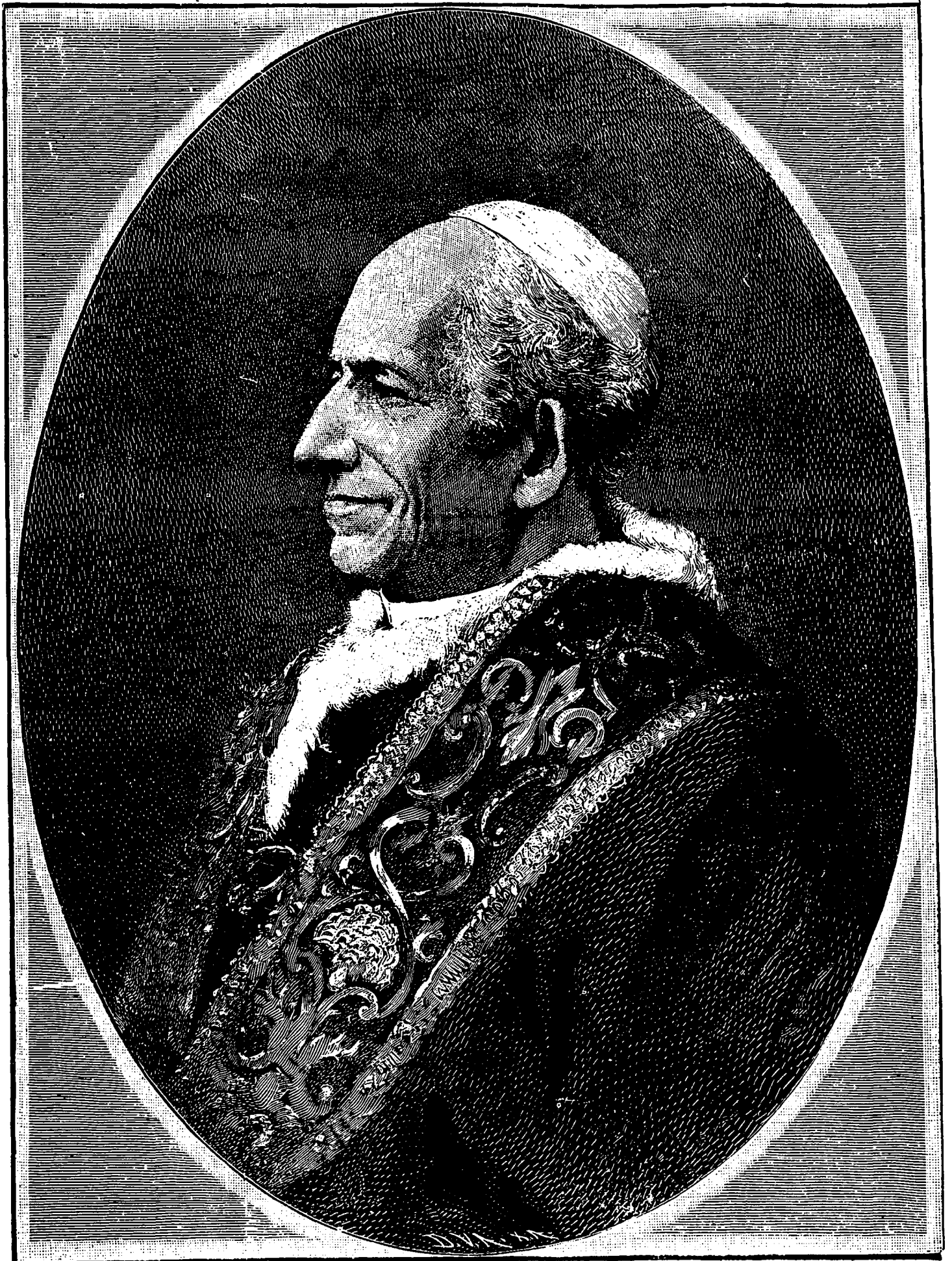
Le Samedi

VOL. IV — NO. 38

MONTREAL, 25 FEVRIER 1893

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO 5 CTS

NOCES D'OR GLORIEUSES



LEON XIII.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 25 FÉVRIER 1893.



L'homme qui est et veut rester dans la bonne société est obligé d'être constamment dehors.

Emile Zola prétend que la politique est un sale métier. Quel immense premier ministre il aurait fait !

Il n'est pas désirable que les femmes reprennent la crinoline. Elles ont assez de tours comme cela.

L'argent qui est la source de tous les maux est invariablement l'argent qui est dans la poche des autres.

Un philosophe a dit que "pour être bon causeur il faut savoir bien écouter"... surtout au téléphone.

—Pas besoin d'être savant pour comprendre ça : un bon verre de liquide... rien de tel pour être solide !

Quand on est riche, il est permis de parler de son ancienne pauvreté ; mais tant qu'on ne l'est pas, le silence est d'or.

"Quel guignon ! s'écriait le collecteur, partout où je suis allé aujourd'hui on m'a dit : "Repassez," excepté quand je suis entré chez Odile.

Le pessimiste qui croit que notre siècle va trop vite n'a qu'à songer que dans cinquante ans, vos petits-fils diront de nous : "Dans le bon vieux temps."

Comme l'état de l'Allemagne semble toujours s'empirer, il est probable que l'Empereur Guillaume va être obligé de lui administrer du sous-nitrate de Bismarck.

Comme faiseurs de tours, il n'y a rien pour battre Eiffel. Le tour des cinquante millions de francs du Panama et la tour Eiffel sont les deux plus gigantesques de ce siècle.

Malgré les perfectionnements modernes et les nouvelles inventions on n'a jamais pu trouver le moyen d'abrégier le temps qu'un cousin prend à mettre les patins de sa cousine.

RENSEIGNEMENTS UTILES



—Oui, c'est une assez bonne pension ; mais dites au propriétaire que le médecin vous défend de manger du hachis.

MOTS D'ENFANTS

Le professeur.—Qu'est-ce que la mousse ?

L'élève.—C'est ce que la pierre qui roule n'amasse pas !

La maîtresse d'école fait réciter sa prière au petit Ernest. Arrivé à ces mots : "Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien," le bambin s'écrie :

—Pourquoi fatiguer le bon Dieu quand j'en ai pour trois jours ?

Le voisin.—Ainsi, il y a un nouveau petit enfant chez vous ; est-ce un garçon ou une fille ?

Lucien.—Maman pense que c'est un garçon, mais je crois bien qu'il tournera en fille, il crie trop pour rien.

La mère.—Je ne veux plus que tu joues avec ce petit garçon ; tu m'entends ?

Fernand.—Oui, maman.

La mère.—Et tu sais, il ne faut pas que tu me désobéisses.

Fernand.—Non, maman ; je ne jouerai pas avec lui, mais est-ce que je pourrai le battre ?

Un beau tour joué à la grande sœur



M. Colletmonté.—Tu dis que ta sœur va venir dans la minute ? J'avais peur qu'elle s'excusât comme dimanche dernier.

Willie.—Pas aujourd'hui. Elle va venir, sûr. Je lui ai joué un beau tour : je lui ai dit que c'était un autre.

L'INSOUCIANCE MÊME

Elle.—Mon mari est l'homme le plus insouciant du monde !

L'amie.—Il n'en a pourtant pas l'air.

Elle.—Ça fait six ans qu'il a une police d'assurance contre le feu, et il ne s'en est pas encore servi.

PAS DE DANGER

L'amie.—Te voilà en faillite ? Que vas-tu dire à tes créanciers, quand tu les rencontreras ?

Le marchand.—Aucun danger de rencontre. Ils vont à pieds, eux ; moi, j'ai ma voiture.

LA PASSION DE S'INSTRUIRE

Le voyageur.—Dites donc, ne pouvez-vous pas lire tout bas et pour vous-même ?

Le vieux monsieur.—Je ne tiens pas à lire tout bas. Moi, je ne crois qu'à ce que j'ai entendu de mes oreilles.

COURAGEUX REFUS



Henri.—Maintenant que nous sommes fiancés, Ruth, ne puis-je pas vous embrasser ?

Ruth.—Attendez. Comment faire ? Il ne faut pas me toucher aux lèvres par rapport au vermillon. Ni aux joues, pour ne pas ôter la poudre. Quand aux yeux, c'est plein de crayon noir. Ah ! la main, par exemple elle est propre.

PAS BIEN COMPRIS

Le vieux médecin.—Qu'y a-t-il de nouveau dans ce cas de maladie de cœur ?

Le jeune médecin (s'oubliant).—Tout est bien maintenant, elle m'a accepté hier soir.

LES TEMPS SONT DURS

Le vieux monsieur.—Vous avez l'air triste et solitaire ; est-ce que ça ne va pas bien ?

Le tramp.—Non ; je commence à me décourager ; ma profession ne paie plus. Tenez, lisez ce placard : "Gare aux voleurs !"

Le vieux monsieur.—Qu'est-ce que cela peut vous faire, à vous ?

Le tramp.—C'est que je suis un voleur, moi !

BIEN INCERTAIN

Elle.—J'espère qu'il va faire beau demain pour cette promenade ?

Lui.—Je ne sais pas, c'est très incertain ; tous les journaux annoncent du beau temps.

DES CAUSES SANS EFFETS

Bouveau.—Pourquoi fumes-tu tant que cela ?

Rouveau.—Quand un homme fume, il peut penser à son aise.

Bouveau.—C'est bien cela ; pourquoi fumes-tu tant que cela ?

BON COMMENCEMENT

Le mari.—Comment va la nouvelle cuisinière ? Peut-elle faire quelques petits plats ?

L'épouse.—Je te crois. Elle en a déjà fait une vingtaine avec les quatre grands en porcelaine de Chine que nous avons.

DEVINETTE



Trouve: le marin, sa femme et sa belle-mère.

LE FEUILLETON DU SAMEDI

Notre feuilleton "Les Chevaliers du Poignard" touche à sa fin. Afin de satisfaire nos nombreux lecteurs, nous commencerons, la semaine prochaine, la publication d'un roman excessivement intéressant, "LE ROI DES GUEUX". Ce roman, basé sur les mœurs espagnoles, est rempli de péripéties émouvantes et est dû à la plume de Paul Féval. C'est un feuilleton très moral, que chacun, jeune ou vieux, lira avec le plus grand intérêt.

ENTRE DEUX PENDUS

Il n'y a qu'aux Etats-Unis que ces histoires-là arrivent.

On allait pendre à Chicago un nègre, affreuse boule de suif du nom de Tom Austins, qui avait assassiné un petit garçon en lui cassant la tête avec un caillou.

Il y a des gens qui, au dernier moment, ont le bon goût d'exprimer un parfait mépris de la mort.

Tom Austins n'était pas de ces gens-là. C'était un condamné qui avait le cœur sur la main, et qui ne savait pas masquer ses sentiments.

En voyant l'échafaud, où le shériff venait de l'amener en grande pompe, il fit une grimace et ébaucha un geste qui signifiait clairement :

—Je voudrais bien m'en aller.

Le shériff un peu vexé de ce manque d'enthousiasme pour une cérémonie où lui, shériff, était appelé à jouer le rôle principal, essaya de le reconforter par quelques bonnes paroles.

La méfiance légitime de Tom Austins ne di-

CONSCIENCE TIMORÉE



Passant.—Qui est blessé, là-bas ?

Penouté.—Je ne puis pas le dire au juste ; mais je crois que c'est l'individu qui vient de se défoncer le crâne en tombant du cinquième étage.

minuait pas. Mais, voyant qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement, il finit par se résigner et par promettre qu'il mourrait en parfait gentleman, si on voulait bien lui permettre d'embrasser son frère, lequel était dans la foule.

—Plutôt deux fois qu'une ! s'écria le bon shériff, tout reconforté par la perspective d'une exécution correcte.

Et l'on appela à grands cris le frère de Tom Austins, qui sortit aussitôt des rangs sans se faire prier.

Il se précipita dans les bras de son frère qu'on avait délié, et ils s'embrassèrent en pincette, d'un bord à droite, puis à gauche. Ensuite, toujours s'embrassant, ils exécutèrent différents tours dans une frénésie de désespoir. Enfin, cette suprême étreinte prit fin.

On se trouva alors en présence d'un spectacle tout à fait exorbitant. Les deux frères se ressemblaient d'une façon tellement extraordinaire qu'il était absolument impossible de les distinguer. Figurez-vous les deux Gontran trempés dans l'encre, et coiffés d'une perruque crépue.

Ajoutez à cela qu'ils portaient le même cos-

La quintessence de l'astronomie



Rufus.—Je n'ai jamais pu constater si, la nuit, nous sommes sur le dessus ou en dessous de la terre.

Sambo.—Je n'ai rien lu moi-même sur le sujet ; mais il est bien évident que nous sommes dessous, puisque nous ne pouvons pas voir le soleil.

tume, et que, le condamné n'ayant plus ses liens, il était impossible de le distinguer de l'autre, en raison des virements sur place que tous deux avaient accomplis en s'embrassant.

—Lequel de vous est le condamné, Tom ? demande le shériff tout interloqué.

Ni l'un ni l'autre ne répondit ; mais chacun, d'un même geste de l'index, désigna son frère en roulant les yeux.

—Voyons ! dit le shériff d'un ton conciliant, et sondeur... Ne faisons pas de mauvaise plaisanterie. J'offre au condamné une bouteille de véritable sherry et un excellent cigare, s'il veut bien se faire connaître tout seul.

Les yeux des deux jumeaux brillèrent de convoitise à ces mots de Sherry et de bon cigare, mais ils restèrent muets et poussèrent même l'irrévérence jusqu'à tirer la langue à l'infortuné shériff.

Pendant la foule s'impatientait, et la situation devenait horriblement tendue.

Le shériff, homme de résolution, mit au hasard la main sur l'épaule d'un des deux méricains.

—On veut pendre un citoyen de la libre Amé-

TEMPÉRATURE EXTRAORDINAIRE



—Crois-tu. Quel temps extraordinaire nous avons ?

—Pire que cela : je n'ai pas pu prendre le rhume de l'hiver.

rique, un brave citoyen innocent comme un petit agneau ! hurla l'homme.

—Je vous demande bien pardon, balbutia le bon shériff tout décontenancé.

Et il empoigna l'autre.

Celui-ci piailla comme un perroquet à qui l'on arrachait ses plumes, en s'écriant qu'il était bien malheureux d'avoir un gredin de frère et d'être pris pour lui.

Le shériff commençait à avoir une migraine folle, à force de perplexité.

D'autant plus qu'avec un inqualifiable mauvais goût les deux frères se prirent tout à coup par la main et se mirent à danser autour de lui d'une façon tout à fait shocking.

Finalement, en présence de cette situation unique au monde, le shériff se décida à faire conduire les deux frères en prison. Ils y sont encore et comme les dames de la ville se sont intéressées à eux, ils boivent et mangent comme des orgue-

men.

Il n'y a pas de raisons pour que cela finisse.

Moralité.—Le ciel récompense les bons parents qui s'aiment bien.

MOMUS.

SANG-FROID FIN DE SIECLE

Il y avait quinze jours qu'il attendait sa chance de lui déclarer son amour et de faire la grande demande. Le temps pressait car il partait le lendemain matin. Le dernier diner était arrivé, et naturellement il était assis en face d'elle. Enfin, n'y tenant plus, il écrivait sur le menu ces simples mots : " Voulez-vous m'épouser " ; puis il confia son papier au garçon.

La jeune fille lût, et, avec un sang-froid imperturbable, dit au garçon : " Dites à monsieur que je réponds : " Oui. "

SOLEIL LEVANT



Artiste-amateur.—J'ai envie de présenter mon dernier tableau à une institution de charité. A laquelle devrais-je le donner ?

L'ami.—A l'Asile des aveugles.

SCANDALE DANS L'ÉGLISE MÉTHODISTE



I

L'afficheur. — Tiens, voilà justement l'endroit pour une affiche.



II

Ce qui fut dit fut fait.



III

Mais, un instant après, le Révérend Whackbouter s'adonna à entr'ouvrir le haut de la porte, au moment où passaient deux de ses ouailles surprises de le voir dans ce costume.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Totor qui est toujours le dernier de sa classe, le 27^{me} parce que, dit sa maman, il faut bien un dernier, arrive l'autre jour avec son bulletin portant 28^{me}.

— Comment se fait-il que tu sois le 28^{me} sur 27, dit la maman ?

— Je vais te dire, réplique Totor, il y a un nouveau.

Au restaurant :

— Voyons, garçon, savez-vous quelque chose de plus désagréable que de trouver des cheveux dans sa soupe ?

— Certainement ! je suppose que Monsieur vienne à trouver de la soupe sur ses cheveux.

Entendu au marché.

— Comment ! 2 fr. 50 du beurre ?

— Monsieur m'a demandé du beurre salé.

A l'examen de l'École de médecine :

Le professeur. — Que donneriez-vous à une personne qui aurait avalé une forte dose d'arsenic ?

L'élève. — L'Extrême-Onction.

Un brave campagnard, venu à Paris pour affaires, ne veut pas s'en aller avant d'avoir vu le député de son arrondissement.

Comme il ignore son adresse, il interroge naïvement un sergent de ville :

— Dites-moi, m'sieur, où demeure not' député ?

— Je n'en sais rien, répond l'homme aux bottes.

Puis, se ravissant :

— Vous pourriez toujours aller voir à Mazas.

Locutions nouvelles :

Ne dites plus : je suis une victime du Panama.

Dites : je suis fataliste... je suis une victime du fatal isthme !!!

A l'école laïque :

L'instituteur. — Mes enfants, au nombre des barbares qui dévastèrent l'Europe, au moyen âge, se trouvaient les Goths, qui se subdivisaient en Ostrogoths, Visigots et Saligoths. La race de ces derniers n'est pas complètement éteinte...

On parle du talent qu'ont certaines personnes d'imiter le cri des animaux.

— Tout cela n'est rien, dit un Marseillais ; moi, j'ai un ami, lorsqu'il imite le chant du coq...

— Eh bien ?

... Le soleil se lève !

A l'examen de droit :

L'examineur. — Si on vous a laissé un an en usufruit, comment en jouerez-vous ?

Le candidat. — En bon père de famille.

C'est, en effet, la réponse du Code.

A la caserne.

Le sergent s'approche d'un conscrit qui fume :

— Que vous avez bien tort d'user du tabac, jeune homme !

— Oh ! ça ne fais pas de mal.

— Vous dites que ça ne fait pas de mal, quand le journal dit que ça abrège l'existence ?

— Allons donc ! sergent. Ça ne l'abrège pas, puisque mon oncle a toujours eu la pipe à la bouche et qu'il a soixante dix ans.

— Eh bien ! qu'il s'est abrégé tout de même l'existence, car s'il ne fumait pas, il en aurait soixante-dix-huit à l'heure qu'il est !

Devant les cafés du boulevard Montmartre passait, hier, un superbe Algérien, dans son pittoresque costume exotique, mais, comme beaucoup de ses compatriotes, chaussé de sandales.

Dans la foule qui l'admirait, la voix d'un passant s'élève qui dit :

— Ce doit être un cheik.

— Allons donc ! fait un ouvrier qui se trouvait là, si c'était un cheik, il aurait des talons !

Le petit Jules, à sa petite cousine :

— Quel âge as-tu, Henriette ?

— Cinq ans.

— Oh ! cinq ans, cinq ans... D'abord, les femmes, ça se rajeunit toujours !

Le premier frisson d'hiver au restaurant :

— Garçon, qu'est-ce que vous avez de froid ?

— Monsieur est bien honnête : les pieds.

HOMME DE PRÉCAUTIONS



Mademoiselle Lucie, type-urcier (écrivant une lettre pour le vieux Johnson). — Est-ce bien tout ce que vous voulez y mettre ?

Johnson. — C'est tout ce que j'avais sur le cœur... Ah ! Excepté naturellement : " Excusez le style et la mauvaise écriture. "

Un fort chéquard montrait, il y a quelque temps, à un ami, une maison superbe dont il venait de faire l'acquisition :

— Remarquez, faisait-il, cet escalier dérobé.

— Comme tout le reste de la maison, pensa l'autre ! Mais il se garda bien de le dire.

— Alors, votre opinion est que tous les maris battent plus ou moins leur femme ?

— Oui.

— Eh bien ! je vous avoue que je n'ai jamais eu l'idée de battre la mienne.

— C'est donc un ange de douceur ?

— Non... au contraire... Mais elle est beaucoup plus forte que moi.

Impression de voyage :

La femme d'un homme brutal, qui revient de faire un voyage en Italie avec son époux, cause avec une amie.

— Dans vos excursions, lui demanda celle-ci, qu'est-ce qui vous a le plus frappé ?

— Mon mari.

Les naïvetés de Calino :

— Mon brave Calino, je suis ennuyé : l'ami Paul m'avait donné rendez-vous pour demain, et voilà que j'ai oublié son adresse !

— Es-tu bête ! Il n'y a qu'à lui écrire pour la lui demander !

Chez la modiste, un Monsieur désigne un coquet chapeau de femme.

— Celui-ci me plaît ; je vous l'achète.

— Sans le faire essayer ? demande la modiste.

— Essayez-le moi, réplique l'acheteur ; j'ai absolument la même tête que Madame.

On jugeait un affreux gremlin qui avait assassiné sa femme.

Conformément à la formule traditionnelle, le président lui demande à la fin des débats s'il a quelque chose à ajouter pour sa défense.

— Messieurs les jurés, dit-il alors avec attention, songez que, si je suis condamné à mort, mes enfants seront orphelins.

A un repas de noces, dans un restaurant :

— Un peu de madère, Monsieur ? dit le garçon à un invité, qui lui a déjà refusé trois fois.

— Ah ! vous m'ennuyez à la fin, dit l'invité.

Le garçon impassible :

— Il faut pourtant que je finisse m'a bouteille.

Après avoir fait un cours de deux heures sur les tumeurs gangreneuses, un professeur de pathologie interroge un élève.

— Monsieur, lui demande-t-il, qu'est-ce qui donne le charbon ?

Alors, sans doute un tantinet distrait :

— Mais, répond l'élève, c'est... le charbonnier.

QUESTION EMBARRASSANTE



Lili. — Mademoiselle Primaire, on fait les ballons ronds par en dessus pour qu'ils ne fassent pas de trous dans le ciel, n'est-ce pas ?

L'ECHEANCE

Rouvarol avait choisi, pour célébrer les fiançailles de sa fille Albertine, l'anniversaire de ses noces d'argent, comme caissier et fondé de pouvoirs de la maison Hondorset, la plus importante de la ville, dans le négoce des céréales, et dans laquelle il avait acquis une position brillante, comme intéressé.

On était au jeudi, et la petite fête de famille devait avoir lieu le dimanche suivant. Joyeux comme tout bon père qui a conscience d'avoir fait le bonheur des siens, le caissier entra dans sa cage, ouvrit son coffre immense, en tira ses livres, et se posta à son guichet.

— Derin ! Derin !

— Allô !

— Venez dans mon cabinet ; j'ai à vous parler. Apportez vos états de "caisse".

Cela lui arrivait souvent ; presque toujours aux veilles des grandes échéances. Muni de ses feuilles, Rouvarol pénétra dans le cabinet de M. Hondorset, et, tout de suite, il remarqua son air bouleversé.

En quelques mots, le négociant lui annonça qu'une baisse subite avait, la veille au soir, jeté le désarroi à la bourse, et que, de ce fait, il avait à parfaire de fortes différences pour prendre livraison de ses achats à terme. Ses engagements étant précis, il n'y avait pas possibilité de reculer d'un seul jour. Le compte était là, sur le bureau, et, avec les paiements prévus, il y avait 150,000 francs à compter à la fin du mois. Or, on était au 24. En appelant le ban et l'arrière-ban des créances sûres, on se trouvait en déficit de 45,000 francs.

Et, concluait M. Hondorset, la larme à l'œil, c'étaient la faillite et la ruine, car ses engagements protestés, la maison n'avait plus qu'à liquider.

— Voyons, Rouvarol, vous qui avez tout votre sang-froid, apercevez-vous un joint pour sortir de là ?

Péniblement affecté, le caissier se trouvait dans la situation d'un dévot à qui M. le curé viendrait de prouver, par A plus B, que la Trinité est une farce et la religion du charlatanisme.

— Je vais voir, M. Hondorset ; je vais voir.

**

Il était comme ivre, assommé par ce coup imprévu, et nous devons constater, à sa louange, qu'il n'entraînait pas la plus minime part d'égoïsme dans sa douleur. Il ne voyait que cet homme, si bon, qui avait édifié sa fortune, à lui, Rouvarol, et dans le cœur duquel il venait de lire une angoisse martyrisante. Durant plusieurs heures, il mit tout les services sur les dents, compulsait tous les débits, tous les comptes généraux, fit le bilan, et, finalement, en arriva aux mêmes conclusions désespérantes : un déficit de 45,000 francs.

Ah ! si la maison pouvait franchir cette barre avec son crédit, le relèvement était presque certain. Mais à qui confier cette situation ? Et la dévoiler, n'était-ce pas aller à l'encontre du but poursuivi ? Cruelle alternative, puisque, parler ou se taire, c'était absolument la même chose. Comme l'honnête garçon tenait sa tête à deux mains, ainsi qu'il le faisait lorsqu'une grosse erreur rompa l'équilibre de son encaisse, les douze coups de midi tintèrent au cartel du comptoir. Méthodique en toutes choses, Rouvarol serra ses livres, ses états, ferma son coffre et rentra chez lui.

Pour sa famille, il n'avait pas de secrets ; c'est assez dire que le trio déjeuna de fort mauvais appétit, et que leurs trois cervelles s'agitèrent sous le même bonnet, — en ce jour fatal, une calotte de plomb, — pour chercher la solution d'un problème ardu.

Soudain, la jeune fille, avec un geste majestueux, s'écria :

— J'ai trouvé !

Et elle exposa son plan.

Le caissier lâcha la poire qu'il était en train d'éplucher, et, prenant sa fille sur son sein :

— Tu es un ange ! Comme toi, j'y avais pensé ; mais je n'aurais pas osé te le proposer. Ce soir, nous verrons ce que vaut ton idée.

Hélas ! des cigares de trente sous pièce !



Tommy, à un mendiant. — Tiens, mon pauvre homme ; je n'ai pas de sous ; mais papa m'a dit d'être bon pour les pauvres ; prenez ceci.

**

Selon son habitude, le soir, le fiancé de la jeune fille vint dîner chez les Rouvarol. Après le café, Albertine entraîna le jeune homme au salon, et, pendant une demi-heure, elle causa avec lui. Le bruit confus de leurs répliques arrivait jusqu'à la salle à manger, où les parents, anxieux, attendaient une solution. Tout à coup, la portière fut soulevée, et, d'une voix frémissante d'indignation, la jeune fille prononça cette sentence à l'adresse de son prétendu :

— Monsieur, entre l'homme qui a fait notre fortune et celui qui la convoite, mon cœur ne saurait hésiter. Sortez, monsieur, et ne reparaissez plus devant moi. Mon père, vous allez trouver sur le champ M. Hondorset et lui annoncer que son échéance de fin de mois sera acquittée. Je ne me marie plus. Ma dot est libre.

**

Lorsque, de ses mains tremblantes de bonheur, le caissier remit au négociant les 50,000 francs de titres au porteur qui constituaient la fortune des Rouvarol, M. Hondorset éclata brusquement en sanglots ; et lorsqu'il sût à quel sacrifice, il devait ce secours inespéré, malgré l'heure tardive, il

prit son chapeau, et, accompagnant son sauveur, il le reconduisit chez lui. Là, ouvrant ses bras à Albertine, encore émue de son malheur, il la couvrit de caresses ; puis, la tenant pressée contre son cœur :

— Mon enfant, j'avais rêvé une femme comme vous pour le fils qui fait la joie et l'orgueil de ma vieillesse. Si vous le trouvez digne de vous, accordez-lui votre main.

— Monsieur Hondorset, mon cœur est libre depuis ce soir, car il ne saurait conserver le souvenir d'un lâche. Si, lorsque vous aurez rétabli votre fortune et acquitté votre dette matérielle, vous pensez encore ainsi, et que M. votre fils vous approuve de son son plein gré, je vous ferai connaître ma décision. A cette heure, la reconnaissance vous égare peut-être... et j'aurais trop l'air d'abuser...

Ce fut là son dernier mot.

**

Un an après, Albertine Rouvarol épousait Lucien Hondorset, car le fils avait, comme le père, jugé qu'un tel cœur valait mieux qu'une fortune, fût-elle princière.

P. M.

(La Gazette Algérienne.)

N'oubliez pas le nouveau feuilleton du SAMEDI "Le Roi des Gueux." Il commence la semaine prochaine.

PINCÉE DE CONSEILS

CE QU'IL FAUT POUR RÉUSSIR

La patience est la qualité qui nous fait le plus d'amis.

Rassemblez mille plaisirs, — vous n'aurez pas encore l'ombre du bonheur.

Quelques-uns ne parlent des malheureux que pour les plaindre en les humiliant.

Si l'homme se tourne vers ses propres misères, il ne lui restera plus assez d'énergie pour compatir aux douleurs des autres.

Plus on croit avoir d'amis, plus on est destiné à souffrir.

Beaucoup se croient vertueux parce qu'ils sont impitoyables.

Le plus adroite façon de plaire, c'est de demander des conseils.

L'ennui est au bout de tous les plaisirs ; le contentement, est au bout de tous les sacrifices.

Les esprits tendent à se combattre, et les cœurs à s'unir.

ESCOMPTANT LE SORT

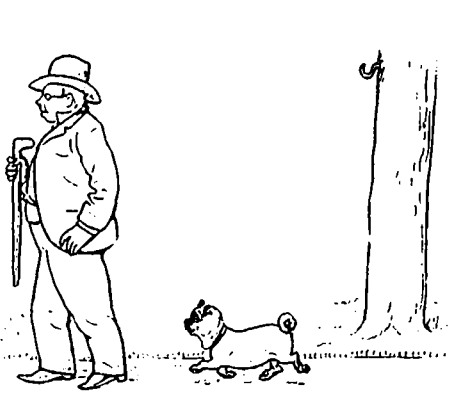


Alfred. — Maman, veux-tu me donner une bonne volée ?

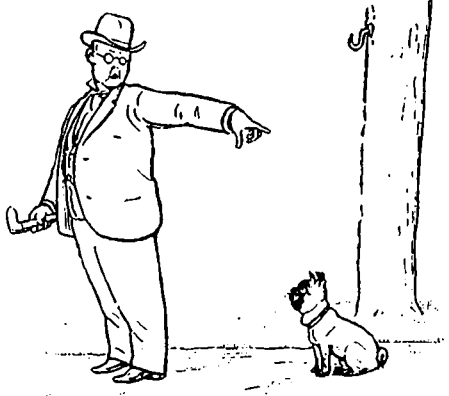
La maman. — Pourquoi ? Qu'as-tu fait de mal ?

Alfred. — Rien ; mais je vais au Parc Sohmer, et je m'amuserai mieux, si je reçois ma volée avant.

LES AVANTAGES INCONTESTABLES DU PUG



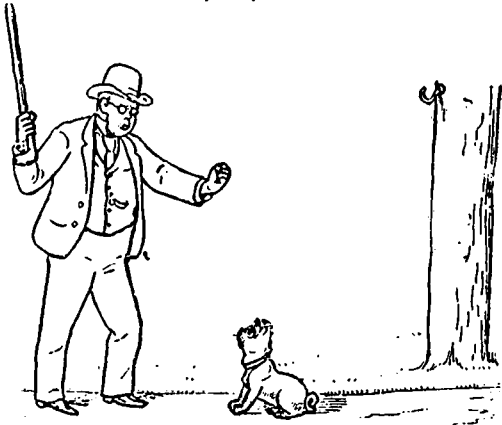
I
—Temps superbe !



II
—Chéri ! Marche à la maison.



III
—Je vais d'abord aller..



IV
—Comment ! Encore ici ! Sauve vite !



V
—Ha ! Tu ne veux pas t'en aller !



VI
—Tiens, attends-moi ici.

DRAGOMIRA

Krim-Ghirai, chef des Tartares, tenait à Baktchiseraï une cour somptueuse. Jamais on n'avait vu pareil luxe de tapis, jamais autant d'or étincelant ni de fines pierreries. Les rênes des chevaux éblouissaient ; les étriers et les éperons étaient d'or pur, les couvertes étaient relevées de riches broderies, et quand Krim-Ghirai chevauchait avec sa suite, le soleil se demandait si ce n'était pas un autre soleil qui traversait la terre.

Parmi sa suite était un jeune Roumain que Krim-Ghirai, au cours d'une de ses expéditions, avait emmené de Sutchava avec lui, encore tout enfant.

Il était de stature élégante, élancé et souple comme un sapin, ses cheveux annelés encadraient sa belle tête. Mais l'expression de ses yeux était triste, car souvent il se demandait qui il était, et personne ne savait le lui dire.

Krim-Ghirai l'avait arraché des bras d'une belle femme qu'il avait poignardé parce qu'elle avait poussé des cris, lui-même ignorait si elle avait été sa mère ou sa nourrice.

Il était étranger, enfant trouvé, et pourtant il lui semblait qu'il dût être de noble race.

LE VRAI SPORT



Monsieur Grossac. — Je voudrais un couteau de sportsman ; un bon. Je pars pour la pêche.

Le marchand. — En voilà un très bon, monsieur. Quatre lames et un tirebouchon.

Monsieur Grossac. — Tut, tut, tut ! Pas cela. Quatre tirebouchons et une alumelle.

Un soir, il se tenait dans la cour du palais, s'appuyant contre son étalon arabe, qui tournait la tête vers lui et frottait son museau contre son épaule, en signe de bonne amitié.

Il avait fait une longue course et attendait à présent d'être introduit auprès de Krim-Ghirai, pour lui faire son rapport. Il regardait d'un air rêveur la fontaine qui clapotait au clair de lune.

Une moitié du palais était enveloppée d'ombre, l'autre, au contraire, vivement éclairée par la lune.

Le regard du jeune homme errait indifférent le long des fenêtres aux treillis dorés, derrière lesquels se dissimulait le harem de Krim-Ghirai.

On se racontait des histoires de houris cachées là et prisonnières, et dont le nombre augmentait toujours, sans jamais satisfaire le caprice du farouche Tartare.

Mais le jeune chrétien en avait horreur, et sa tristesse et sa nostalgie en étaient augmentées.

Tout à coup la grille remue, s'entr'ouvre, et, éclairé par la lune du dehors et par le reflet rougeâtre d'une lampe, au dedans, paraît sans voile le plus beau visage de jeune fille qu'il eût vu de sa vie. Il se prit à trembler de tout son corps, si bien que son étalon avança sa tête et ses naseaux, comme flairant un danger qui menaçait son jeune maître.

Les jeunes gens se regardèrent, comme si leurs yeux eussent été aimants et que leurs regards eussent été rivés l'un à l'autre.

En ce moment, des pas retentirent sur les marches, la grille se referma et le jeune homme fut appelé chez le khan.

Le soir suivant, il se retrouvait à la fontaine et, de rechef, l'apparition se montra à la fenêtre. Le troisième soir, elle s'inclina et murmura :

— Si tu es chrétien, sauve-moi ! Je m'appelle Dragomira !

— Je te sauverai, aussi vrai que je suis chrétien et que je m'appelle Parvu.

Elle ferma rapidement le grillage.

Le jour suivant, Krim-Ghirai partait pour une nouvelle expédition guerrière avec toute sa suite éblouissante. Lui-même portait un croissant de diamants sur son bonnet de fourrure, faisant caracoler et se cabrer son étalon ; car il savait que, derrière les fenêtres treillisées, tous les yeux des femmes et des esclaves étaient fixés sur lui, mais avant tout ceux de la plus belle de ses esclaves, qu'il avait élevée pour lui.

La renommée de sa beauté s'était répandue au loin, et plus d'un de ses ennemis songeait à lui arracher sa précieuse proie.

On l'avait menacée des plus terribles punitions si elle se faisait voir sans voile : la plante de ses pieds ferait connaissance avec la bastonnade, et le plus sombre cachot enterrerait sa beauté.

Or, ses grands yeux regardaient à travers le grillage, mais non pas Krim-Ghirai, dont elle avait horreur.

C'est Parvu qu'elle regardait, qui galopait à côté de lui, et que, depuis longtemps, elle portait dans son cœur.

L'expédition dura à peu près trois semaines, et, chargés d'un riche butin, les Tartares revinrent chez eux.

Parvu avait fait des prodiges de bravoure et sauvé la vie à Ghirai en parant un coup de yatagan qui lui était destiné, et en fendant la tête à l'ennemi.

Le chef rassembla dans la cour ses fidèles autour de lui et récompensa princièrement chacun d'eux.

Finalement, il se tourna vers Parvu : — Et toi, mon fils, tu as accompli de grandes choses, et il n'y a pas de récompense assez élevée pour toi. Mais peut-être as-tu un désir que je

PLEUREZ, MES YEUX, PLEUREZ !



Lui, (au désespoir). — Ne voulez-vous pas que je me jette à vos pieds et que je les arrose de mes pleurs ?

Elle. — Oui, si vous me donnez le temps de mettre mes imperméables.

PARTIE CARRÉE DE MARDI GRAS



Le père et la mère Roger Bontemps ont eu l'idée d'inviter la basse-cour à leur petite fête.

puisse accomplir, parle ! Ce que tu demanderas te sera accordé, je t'en donne ma parole princière.

Alors Parvu éperonna son cheval ; sur un geste de sa main la noble bête plie un genou, et Parvu d'élever la voix et de dire :

—S'il plaît à Ta Grandeur d'exaucer un de mes désirs, je te prie, donne-moi, pour femme ton esclave, Dragomira la chrétienne !

Silence de mort alentour.

Chaque regard était attaché avec angoisse sur le visage de Ghirai, qui s'était subitement empoûvré.

Grinçant des dents, il se mordait la moustache.

—La connais-tu donc ? demanda-t-il enfin.

—Qui ne connaît Dragomira ? Moi je ne la demande pas pour femme à cause de sa beauté, mais parce qu'elle est chrétienne.

Ghirai se tut de nouveau. Enfin il parut avoir remporté une grande victoire sur lui-même.

—Eh bien ! s'écria-t-il, je tiendrai ma parole, et aujourd'hui même la noce aura lieu.

Dragomira avait entendu chaque parole. Tantôt pâle, tantôt rouge, haletante et comme prise de vertige, elle avait tendu l'oreille.

Maintenant, elle tomba à genoux et remercia Dieu qui l'avait délivrée d'une existence misérable et la donnait pour femme à un généreux chrétien.

Elle échappait à la hideuse vieille qui l'avait élevée, à la jalousie des autres femmes.

Elle allait devenir la femme unique et honorée d'un homme qu'elle aimait.

On amena en hâte un prêtre, et, merveilleusement parée, la fiancée se présenta au jeune héros rayonnant, qui eût voulu s'agenouiller devant elle, comme devant une apparition de l'autre monde.

La cérémonie religieuse terminée, le jeune couple se rendit à la chambre nuptiale qu'on venait de préparer et qui était ornée de châles des Indes et de Perse. Une lampe allumée se balançait au plafond et répandait une magique lumière rosée dans la chambre parfumée où nul bruit du dehors ne pénétrait.

A peine entrée, Dragomira se jeta aux pieds de son époux, embrassa ses genoux et dit :

—Je t'adorerai comme un dieu ! Je t'adorerai comme un saint ! Je te servirai comme mon maître ! Car tu m'as sauvée ! Chaque souffle de moi t'appartindra.

Il l'attira contre sa poitrine palpitante.

—Tu m'es plus chère que ma vie ! répétait-il sans cesse, et, quand enfin ils se calmèrent, ils commencèrent à se raconter leurs souffrances, et leurs souvenirs, remontant plus loin, toujours plus loin, jusqu'à l'époque où tous deux ils avaient été enlevés.

—D'où donc t'a-t-on arraché ? demanda Dragomira.

—De Sutchava.

—Moi aussi ! Et je me rappelle encore le nom de ma nourrice : elle s'appelait Tomasa.

—La mienne s'appelait de même ! s'écria Parvu.

—J'avais encore deux petits frères, l'un s'ap-

vain, ce n'était que trop certain.

Quand vint le jour, ils se firent annoncer à Krim-Ghirai.

C'est avec stupéfaction qu'il reçut le jeune couple, qui se tenait courbé devant lui, triste et silencieux.

Sitôt qu'ils eurent raconté leur funeste découverte :

—Alors, s'écria-t-il, il vous faut mourir ?

—C'est notre vœu, car la vie nous est à charge.

—Mais vous êtes chrétiens, ce sont donc des chrétiens qui doivent vous juger.

On réunit un synode composé de prêtres et de laïques qui décidèrent que leur ignorance ne méritait point la mort, mais qu'ils devaient expier leur crime en bâtissant chacun un cloître.

Ils rentrèrent tristement dans leur pays et fondèrent deux couvents près de Sutchava. Parvu appela le sien Dragomira.

Ils y vécurent grandement honorés, lui comme abbé, elle comme supérieure, et, sur son lit de mort, elle ne voulut recevoir la communion et l'extrême-onction que de sa main.

Il baisa son pâle front, et sa longue et blanche barbe tremblait. Il lui survécut à peine une année ; et ils se retrouvèrent là où nulle loi humaine ne pouvait plus les séparer.

CARMEN SYLVA.

(Le Mouvement.)

A LA RECHERCHE D'ENFANTS PERDUS



Venant s'informer chez le coroner, de ce que sont devenus leurs enfants partis pour la ville durant les jours gras.

ARGUMENT VICTORIEUX



Elle. — Est-ce de ma faute à moi si les hommes me regardent ?

Lui. — C'est parce que tu les encourages. Vois donc, moi ! Est-ce que les filles me regardent ?

THÉÂTRE ROYAL

A cause d'un retard causé par une tempête de neige, le Royal n'a pas représenté la pièce qu'il avait affichée. Heureusement, qu'avec l'esprit d'entreprise qu'on leur connaît, les directeurs de ce charmant théâtre n'ont pas eu à fermer leurs portes, et une troupe provisoire a été engagée pour la journée de lundi. Mardi après-midi "The Pulse of New-York" était donné. Ce mélodrame, plein de vie et de situations émouvantes, est dû à la plume de Mr C. N. Bertram.

Le Théâtre Royal est certain d'un immense succès avec une pièce comme celle-ci. En fait de scènes, c'est à peu près ce qu'il y a eu de mieux à Montréal. Rien de plus beau ; rien de plus réel. Les acteurs sont tous très bien. Le héros Walter Jones est inimitable. Il tient les rôles de Samuel Snapper, Officer McDorley, J. McGinnit et de Zolinski. Dans chacun il est inimitable. Les rôles de Polly Morton, Maggie Maguire, Samantha Perkins, Lowena et Dinkey Dan sont tenus par Mlle Mattie Vickers. C'est une charmante personne qui comprend ce qu'elle joue et qui joue très bien. Tous les acteurs sont à la hauteur de leurs rôles. Les deux dernières représentations de ce magnifique mélodrame auront lieu samedi après-midi et soir.

La semaine prochaine : *Rose Hill's Burlesque Co.* On dit qu'elle s'est encore améliorée.

La semaine prochaine pour le nouveau feuilleton du SAMEDI "Le Roi des Gueux."

QUEEN'S THEATRE

E. J. Henley et sa troupe d'artistes sont au Queen's cette semaine et ils obtiennent un bien légitime succès.

La semaine prochaine, nous aurons de la haute comédie. La famille des Drew est renommée dans le théâtre américain, et nous apprenons que M. et Mme Drew seront ici et joueront cette fameuse comédie : "That girl from Mexico." C'est une pièce qui leur donne amplement pour montrer leurs talents.

Nous aurons bientôt l'avantage d'entendre la célèbre Marion Manola dans "Friend Fritz." Friend Fritz est une charmante comédie, pleine d'idylles charmantes. La scène est Alsacienne et c'est pas peu dire. D'ailleurs la réputation de Marion Manola n'est plus à faire. Elle est connue ici pour être déjà venue. Nous sommes certains que les billets se vendront longtemps d'avance.

DIFFÉRENCE

Le poète. — Moi je ne puis travailler sans inspiration !

L'entrepreneur de pompes funèbres. — Jo suis aussi mal que vous ; je ne puis point travailler sans expiration.

BABYLAS-LANDRY



vingt-cinq ans, Landry (Babylas), ainsi prénommé parce qu'il était né le 21 janvier (saint Babylas), était, en l'an de grâce 1862, professeur au lycée de Niort. C'était un garçon intelligent, ni beau, ni laid, de taille ordinaire et doublé de

la plupart des qualités nécessaires pour faire son chemin dans le monde.

Issu d'une famille d'artisans qui, à force de travail et d'économie, s'étaient établis commerçants et avaient fini par acquérir une honnête aisance, il ne devait sa position qu'à son travail. Landry en était fier ; trop peut-être, car il laissait aisément voir qu'il avait une haute opinion de sa personne.

Cette présomption, — jointe à une grande timidité, à une certaine gaucherie naturelle et à une difficulté de prononciation qu'il n'avait jamais pu vaincre, — provoquait assez souvent à ses dépens les lazzi de ses collègues, surtout lorsque ce diable d'homme s'obstinait à soutenir les opinions les plus invraisemblables. Il affectionnait en effet et recherchait le paradoxe, soit par suite d'un penchant naturel, soit uniquement par le désir de produire de l'effet.

Grâce à Landry, d'interminables discussions et de magnifiques développements oratoires avaient lieu presque quotidiennement, tantôt à la pension des professeurs célibataires, tantôt dans la petite salle du *Café des Colonnes* qui leur était réservée. Et plus d'un, vieilli maintenant sous le harnais universitaire, s'en souvient encore avec plaisir. Heureuse chose que la jeunesse qui se passionne pour tout et à propos de tout !...

DIAMOND CUTS DIAMOND



— Ah ! mon ami, si j'avais un million ! ou si quelqu'un voulait me donner cent mille... ou seulement cinq cents francs ! ou si quelqu'un voulait me prêter cinq dollars !

— As-tu un cigare ?

Le mariage était l'un des sujets que Landry abordait avec prédilection. Sa verve était intarissable lorsqu'il énumérait les qualités que devrait posséder la femme, être inférieur, qu'il devrait élever à la dignité d'épouse. Plus ambitieux de ce côté-là que certain lieutenant de gendarmerie qui n'exigeait de sa future que trois qualités indispensables : — richesse, laideur et bêtise, — il désirait bien qu'on lui apportât en dot, sinon la fortune, du moins une aisance raisonnable ; mais il voulait en outre la beauté, une intelligence susceptible de le comprendre et une aptitude spéciale au raccommodage et aux soins du ménage. Ses épigrammes étaient inépuisables quand il se mettait à ridiculiser le piano, le chant, la toilette, la broderie et tous les menus ouvrages qu'affectionnent les dames de nos jours : car il n'admettait point qu'une femme pût s'intéresser en même temps à la musique et au soin de son intérieur. Toute musicienne devait forcément n'aimer que le monde, les bals, les soirées et fatalement en venir à délaisser son ménage et son mari.

Toutes ces discussions de sa part avaient toutefois un but qu'il s'efforçait d'atteindre : se marier. Trop timide pour se créer des relations par lui-même et trop emprunté pour suivre les rares soirées officielles d'une petite ville, il avait choisi ce moyen de faire connaître son désir de s'établir, dans l'espoir que quelqu'âme charitable se chargerait de lui chercher la femme de ses rêves.

II

Ce calcul n'était point mauvais. En effet, de ces dames (comme il s'en rencontre partout) possédées de la manie de marier les gens, finit par songer à ce garçon dont on avait souvent parlé devant elle ; car les faits et gestes de chacun ne peuvent point, à Niort, demeurer secrets plus de vingt-quatre heures.

A sa première entrevue avec la jeune fille que lui destinait madame Durand (la dame dont il s'agit donnait un thé à leur intention), Landry, parfaitement stylé par sa protectrice, était en train de faire correctement la cour à... sa belle-mère en expectative, lorsque le thé fut servi.

Malheureusement Landry, les mains doublement embarrassées par le thé et les gâteaux que les jeunes filles se faisaient un malin plaisir de lui offrir, ne sut pas conserver sa tasse en aussi bon équilibre que sa conversation. Il en répandit en grande partie le contenu sur la robe de son interlocutrice, — malheur irréparable pour un vêtement en soie claire qui s'en trouva complètement gâtée.

Non moins compromis fut le mariage de Landry, car la maman ne lui pardonna pas sa maladresse et déclara qu'elle ne le reverrait de sa vie.

III

Cet échec ne rebuta pas madame Durand qui eut pitié de l'air navré de son maladroite protégé. Elle lui assura qu'elle lui trouverait bientôt un parti conforme à ses goûts et en rapport avec sa position.

En effet, à quelque temps de là, notre héros, réconforté et consolé, fut admis par ses soins à faire une première visite chez une dame veuve demeurant à Parthenay avec sa fille en âge d'être mariée.

Afin d'éviter les racontars des naturels

A BEAU MENTIR QUI VIENT DE LOIN



(Du dernier bateau.)

— Vous me dites que je suis jolie ! mais, monsieur, je deviens vieille, ne voyez-vous pas une ride ?

— Une ride... non, madame, je ne vois qu'un sourire qui reste dans la peau.

de l'endroit, et pour dépister leur curiosité, au moins au début, il avait été convenu que le soupirant se présenterait seul et le plus simplement possible.

Le mercredi, 22 juin, à cinq heures vingt minutes du soir, Landry, l'âme pleine d'espoir et une valise à la main, prit le train de Poitiers jusqu'à Saint-Maixent, d'où il repartit, à huit heures, par la voiture publique qui ne lui épargna aucune des stations habituelles à tous les cabarets de la route.

Le lendemain matin, après avoir visité les débris de l'ancienne enceinte fortifiée de la vieille cité et suffisamment admiré le panorama de ses alentours, notre amoureux attendit l'heure du déjeuner en se promenant de long en large sur la place du marché, couverte de fleurs ce jour-là en l'honneur de la Saint-Jean.

A force de s'entendre faire des offres de service par les marchandes, Landry se mit en tête qu'une fleur offerte à celle dont il recherchait la main devrait être considérée comme une attention délicate, et ne pourrait que lui concilier les bonnes grâces de toute la maison. — Les femmes n'aiment-elles pas toujours les fleurs, leurs sœurs inanimées ?...

En vertu de cet irréprochable raisonnement, notre amoureux acheta un magnifique hortensia. Il fit coquettement entourer de papier blanc, maintenu par une faveur rose, le vase qui le renfermait, et, son emplette sous le bras, rentra à l'hôtel au moment où sonnait la cloche d'appel pour le déjeuner.

Dans le but de se donner un peu d'aplomb, Landry fit honneur aux vins de Saumur et de Bourgogne de son hôte, de façon à se délier la langue pour toute la journée. Puis, après avoir fait la toilette qu'il considérait comme obligée en pareil cas, il se dirigea, muni de son précieux fardreau, vers l'objet encore inconnu de ses rêves dont le domicile était situé à l'extrémité la plus éloignée de la ville.

Tout Parthenay se mit aux fenêtres pour voir passer notre homme en pantalon gris-perle et en redingote ouverte qui, cravaté de blanc et soigneusement ganté, marchait gravement sous les rayons brûlants du soleil de juin, et portait comme un Srint-Sacrement son hortensia enrubanné.

Cette promenade triomphale fit époque à Parthenay. Les commères, le voyant sonner à la porte de madame X..., devinèrent sans peine le motif de son voyage : sa façon de se présenter pour une demande en mariage, alimenta

DEVINETTE



Vous voyez bien la mère et l'enfant. Mais trouvez-y aussi le père et son chien.

même pendant long'emps les commérages de la localité.

Notre héros revint à Niort enchanté de sa première entrevue. Il ne s'était point aperçu que la jeune fille se mordait les lèvres pour ne pas rire à sa barbe de la bizarre idée d'un prétendant qui se présentait un pot de fleurs à la main, et avait fait choix d'un hortensia pour déclarer son ardeur. Il n'avait pas remarqué davantage la grimace significative de la maman.

Aussi, dès le lendemain, s'empressa-t-il d'aller remercier madame Durand, lui assurant que jamais il n'avait rencontré une jeune fille aussi aimable, et ajoutant qu'il espérait bien ne pas lui avoir déplu. Il lui raconta alors tous les détails de son voyage et fut fort surpris de ne pas l'entendre approuver son cadeau.

Il le fut bien davantage, trois jours plus tard, lorsque madame Durand lui annonça que son amie de Parthenay trouvait sa fille encore trop jeune pour la marier et qu'elle la priait de lui exprimer ses regrets pour le dérangement que lui avait causé son voyage.

Landry ne se décida à croire à son infortune qu'après avoir reçu *franco* et à domicile son hortensia soigneusement emballé.

—Allons, mon pauvre monsieur Landry, lui dit madame Durand, c'est à recommencer. Ne vous désolez pas trop ; je finirai bien par vous marier. Mais étudiez le langage des fleurs et n'usez qu'avec circonspection à l'avenir.

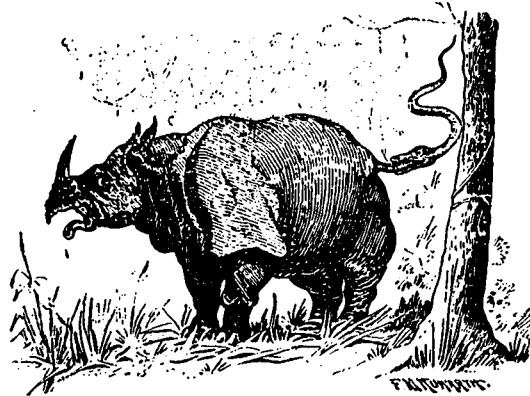
IV

Landry s'obstinait d'autant plus dans ses idées de mariage qu'il éprouvait davantage le besoin de relever, après deux échecs, son prestige auprès des Niortais. Son amour-propre souffrait cruellement de ses insuccès.

Cette année là, notre héros, sur les conseils de madame Durand, résolut de passer une grande partie de ses vacances à un séjour à Royan, station balnéaire très fréquentée par presque toute la société du centre et de l'ouest de la France. Son mentor en jupons lui avait fait entrevoir la possibilité d'y rencontrer un parti tel qu'il le désirait, sans être dans l'obligation de débiter par une présentation officielle.

Le lendemain de la distribution des prix, Landry rejoignit donc à Royan madame Durand, déjà installée sur les bords de la mer depuis une dizaine de jours. Immédiatement admis au nombre des chevaliers servants de cette dame, dont les rela-

MAL INCONNU



—Pristi ! Comme la queue m'a poussé vite ! C'est donc cela qu'elle me faisait si mal !

tions étaient très étendues dans toute la région poitevine et vendéenne, il fut de toutes les excursions et de toutes les parties organisées dans son entourage, et ne manqua pas une soirée au Casino. Car il est bon de remarquer que, pendant ses trois dernières semaines de séjour à Niort, Landry, le fier et inflexible Landry, qui n'admettait pas qu'une femme aimât les bals et les soirées, avait chaque jour régulièrement pris une leçon de danse en prévision des obligations qu'allait lui imposer son nouveau genre de vie.

V

Landry eut bientôt jeté son dévolu sur une jeune fille de la société de madame Durand. Il faisait une cour assidue et ses attentions ne semblaient pas déplaire à... la maman. La demoiselle à marier, en fille bien élevée, ne montrait ni inclination ni répulsion pour la personne du prétendant à sa main : bien fin eût été celui qui aurait pu deviner ses pensées à cet égard. Il est permis de supposer que, comme plusieurs de ses pareilles, redoutant le *ridicule* en général et en particulier celui de rester fille, elle était disposée à accepter le mari que lui présenterait ses parents.

Les chances d'aborder enfin au port conjugal paraissaient donc cette fois sérieuses pour Landry, lorsque la société de madame Durand résolut de faire une excursion à Saint-Georges de Di-Nonne, petit village situé sur la côte à environ quatre kilomètres de Royan. On partit en voiture aussitôt après le déjeuner avec l'intention de revenir à pied. Landry s'était mis en quatre pour assurer le succès de la partie. Avec les voitures de louage, les *paniers*, comme on les appelle à Royan, il avait pris successivement tous les excursionnistes à leur domicile respectif : le départ s'était effectué parfaitement et gaiement. D'ailleurs la journée était très belle et la température délicieuse.

On resta environ une heure à Saint-Georges, puis la société se mit en devoir de retourner à pied à Royan avant la marée montante, tout en suivant, à la base des rochers, les sinuosités de la côte, ainsi qu'il avait été convenu. C'était un charmant et pittoresque trajet. Chacun admirait ces rochers rangés et déchiquetés par les lames qui, à la marée haute, s'y brisent et rejettent de toutes parts en blancs flocons d'écume, ces chemins souterrains que la mer a creusés et où elle s'engouffre avec un bruit comparable à celui du canon. Aux passages difficiles, les hommes offraient la main aux dames, dont les hésitations étaient un continuel sujet de plaisanteries.

En approchant de la pointe de Lavallière, on se trouva de la sorte en présence de deux chemins possibles : l'un, le plus facile à suivre, décrivait un circuit assez long ; l'autre, beaucoup plus directe, il est vrai, était cependant moins aisément praticable, car il s'agissait de marcher sur des roches déchiquetées par la mer, sans glisser sur les herbes marines qui les recouvraient en partie, et même de franchir parfois quelques flaques d'eau. Plusieurs étaient d'avis de prendre le chemin le plus long ; mais Landry, à force de paradoxes et de plaisanteries, démontra que le passage en question n'était nullement difficile et offrait, par surcroît, l'avantage du pittoresque et de l'imprévu, tant et si bien, que la majorité se rallia à son avis. Non content de ce premier succès, notre homme voulut enlever aux quelques dames qui hésitaient encore toute velléité de se séparer du gros de la

troupe. S'adressant donc à elles, il leur dit en riant :

—Tenez, mesdames, je vais vous montrer qu'il est aussi facile de circuler là-dessus que sur une grand'route. Vous n'aurez qu'à faire comme moi.

Et il s'engagea pendant un instant sur les rochers sans difficulté apparente, puis revint offrir la main à sa compagne. Celle-ci — la jeune fille à qui il faisait la cour — hésitait encore. Notre amoureux insista en plaisantant, et lui affirma de nouveau que tout le trajet s'effectuerait sans encombre.

—Vous me le promettez ? lui demanda-t-elle.

—Certainement, mademoiselle, je vous le promets. Je fais plus, je m'y engage. Si je manque à ma parole, ajouta imprudemment Landry, j'accepte d'avance toutes les pénitences qu'il vous plaira de m'imposer.

—Alors, je me fie à vous, monsieur, mais gare à vous si vous me trompez.

—Je vous remercie de votre confiance, mademoiselle, répondit Landry ; j'en accepte les conséquences. Tenez-moi bien la main et n'ayez pas peur.

Puis, s'adressant au reste de la troupe :

DÉGOUTATION



Pas un chat ne s'est encore reconcilié à la mode des bous faits aux dépens de leurs semblables.

—Nous ouvrons la marche, cria-t-il Attention, et en avant !

Tout alla d'abord assez bien. Landry était déjà tout fier de son succès, car il ne restait plus qu'un obstacle à franchir pour rejoindre le chemin aisément praticable. Il est vrai que c'était une flaque d'eau un peu large. La compagne de Landry voulait qu'il passât le premier et tout seul. Lui, au contraire, insista pour qu'on sautât de compagnie. Il réussit encore à avoir gain de cause, si tant est qu'on puisse appliquer les termes *gain* et *réussir* au remarquable billet de parterre qu'il prit en arrivant à destination. En effet, son pied ayant glissé sur une plante marine, il s'étendit à plat-ventre au beau milieu de l'eau vaseuse, sans avoir le temps de porter les mains en avant. Il eut en outre la malchance d'entraîner dans sa chute sa compagne.

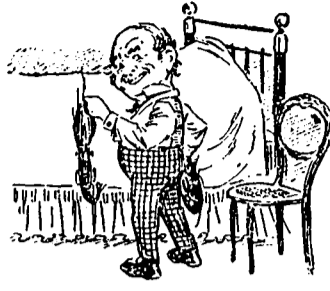
Ajoutez à cela que lorsqu'ils se relevèrent, elle, complètement décoiffée, et lui, fangeux de la tête aux pieds, le fou-rire qui gagna les assistants à leur aspect ne fut pas fait pour entretenir en joyeuse humeur la compagne de Landry ; il ne plut pas davantage à la maman, empressée de venir au secours de sa fille afin de l'aider à rajuster tant bien que mal sa toilette endommagée.

L'imprudent amoureux s'en aperçut à la froide

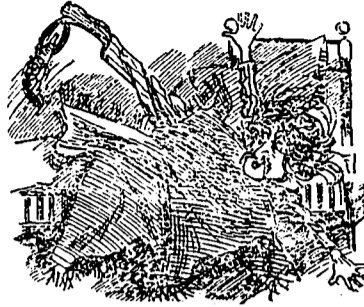
L'ORGUEIL NATIONAL



I
Minour Californien voulant
obliger son maître de pension à
l'étranger. — Tout est grand en
Amérique ; nous vous battons
sur toute la ligne.



II
Le maître d'hôtel tenant un ho-
mard vivant. — Je le fourre dans
le lit de ce Californien qui n'a
jamais vu un homard, pour voir.



III
Le Yankee qui a passé la nuit à hambo-
cher. — Aie ! Au meurtre ! Qu'est-ce qu'on
me fait ?



IV
Le maître d'hôtel. — Encore une de ces mau-
dites puces ! Est-ce que vous n'en avez pas aux
États-Unis ?

mine que lui firent ces deux dames pendant tout le reste de la promenade, dont la fin fut d'ailleurs gâtée par cet événement.

Malheureusement, on lui conserva sérieusement rancune de l'aventure, et on le lui montra de telle sorte, qu'il ne put une fois encore conserver aucune illusion sur le résultat de sa recherche matrimoniale.

Et voilà comment madame Durand fut amenée à lui dire lorsqu'il vint lui faire visite à Niort après leur retour de Royan :

— Ma foi, mon cher ami, je ne comprends rien à la malchance qui vous poursuit ici. Après trois insuccès il vous sera maintenant bien difficile de trouver dans notre région une femme qui consente — en vous épousant — à paraître moins difficile que ses rivales : c'est une question d'amour-propre pour ces demoiselles. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas persister à vouloir vous marier dans ce pays. Vous n'y réussirez pas. Dans une autre résidence où vos échecs passés ne seront pas connus, vous parviendrez plus aisément à le faire, car vous avez de nombreuses qualités. Patientez donc pour cela jusqu'à ce que vous soyez nommé autre part.

VI

Landry ne se fit pas répéter deux fois par madame Durand le conseil qu'elle venait de lui donner. Quelques jours le séparaient encore de la rentrée des classes : il en profita pour aller à Paris solliciter son changement.

Mais le pauvre garçon eut sans doute, pour arriver au but de ses désirs, à subir encore de nombreux échecs dans les diverses villes qu'il habita successivement, car ce fut seulement six ans après son départ de Niort qu'il fit connaissance de la femme qui devint madame Landry. C'était à Lorient où il venait d'être nommé depuis deux mois à peine. Là, chez un de ses collègues, il rencontra plusieurs fois une amie de la maîtresse de la maison, jeune fille de vingt-huit ans dont la mère était morte récemment. Le père, officier de marine, était presque toujours hors de France. Tant que sa mère avait vécu, la jeune fille n'avait pas voulu entendre parler de mariage : mais son isolement actuel tendait à modifier ses idées à cet égard.

De son côté, Landry, rebuté par tous les refus précédemment essayés, ne songeait point à lui faire la cour. En sorte que, n'étant plus gêné par le désir de plaire ni par la recherche des moyens d'y parvenir, le brave garçon se montra tel qu'il était, sans essayer de dissimuler ses légers défauts plutôt physiques que moraux : mais aussi ses qualités réelles et sérieuses ressortirent davantage et furent naturellement appréciées par une femme intelligente.

L'étonnement de Landry fut grand lorsque la femme de son collègue lui demanda s'il trouvait son amie à son goût, et lui laissa entendre qu'une demande en mariage de sa part aurait chance d'être accueillie.

— Étrange chose en vérité ! pensa-t-il : toutes les fois que j'ai voulu plaire à une femme j'ai régulièrement échoué ; je réussis seulement le jour

où je ne cherche plus à le faire. C'est comme dans un conte de fée : le bonheur me vient en dormant.

C'était le bonheur, en effet, car Landry et sa femme sont parfaitement heureux, s'estimant et s'aimant chaque année davantage. Toutefois, ils commencent à éprouver un gros souci : leur fille aînée approche de sa dix-huitième année, et il va bientôt falloir lui trouver un mari. Espérons que cette recherche n'occasionnera pas à l'heureux père autant de tribulations que lui en causa jadis la conquête d'une femme.

Cependant l'excellente madame Landry ne réalise pas, en bien des points, l'idéal absolu que rêvait autrefois le jeune professeur. Plutôt aimable que belle, elle a deux gros défauts : elle fait de la broderie et est musicienne. Mais notre héros a reconnu que les broderies ne déparaient point les vêtements de ses fillettes ; et — j'ose à peine l'avouer — il trouve vraiment des charmes au piano...

Heureuse influence du mariage !...

FR. DESPLANTES.

N'oubliez pas le nouveau feuilleton
du SAMEDI "Le Roi des Gueux." Il
commence la semaine prochaine.

Ripans Tabules cure the blues.

DEVOIR MIXTE



Le sergent recruteur pour la police montée du Nord-Ouest. — Vous ne ferez pas l'affaire. Ce bec de lièvre vous interdit nos rangs.

Le candidat. — Ah ! ça ! Est-ce qu'on s'enrole pour tuer des sauvages, ou pour embrasser des squaws ?

A BON CHAT, BON RAT

C'était le 20 janvier 1795, les Français venaient de faire leur entrée à Amsterdam. Malgré la rigueur de la saison, les habitants étaient tous sortis de leurs demeures et descendus dans les rues pour admirer cette vaillante armée.

A l'extrémité du port, du côté de l'Amirauté, s'élevait une petite maison dont l'aspect sombre et silencieux contrastait avec l'extérieur des maisons voisines. C'était l'habitation de maître Woerden.

Maître Woerden était un riche négociant hollandais.

Exclusivement préoccupé de ses affaires commerciales, il était tout à fait indifférent aux événements politiques qui se passaient alors dans son pays.

A l'heure dont nous parlons, maître Woerden était donc assis tranquillement dans un vaste fauteuil garni de coussins, devant une large cheminée au fond de laquelle brûlaient lentement quelques rares morceaux de houille.

A l'angle de la cheminée était accroupie une vieille servante dont l'embonpoint révélait l'origine flamande, et qui s'occupait, dans un respectueux silence, à repousser les petits fragments de charbons qui tombaient sur le parquet.

Tout à coup, le bruit d'une clochette se fit entendre. A ce bruit, la servante se releva vivement.

— Qui peut sonner à cette heure ? dit le vieux commerçant. Allez ouvrir !

La servante sortit, et, quelques instants après, un jeune homme entra dans l'appartement. Il jeta son manteau sur un meuble, et, s'étant approché du vieillard :

— Bonjour, père, lui dit-il.

— Comment, c'est vous. Guillaume ? je ne vous attendais pas de sitôt.

— J'ai cependant quitté Broek ce matin ; mais les routes sont tellement encombrées de troupes et de fugitifs, que nous sommes restés toute la journée en voyage.

— Et bien ? avez-vous vu Van Elburg ?

Le jeune homme but un verre de bière et s'assit, lui aussi, devant le feu.

— Oui, mon père, maître Van Elburg consent toujours à mon mariage, mais il persiste à ne vouloir donner que quatre mille ducats pour dot à sa fille.

— Ah ! s'écria Woerden en fronçant ses gros sourcils blancs ; eh bien ! il gardera sa fille et sa dot.

— Oh !... mon père !

— Taisez-vous, Guillaume ; à votre âge, on doit sacrifier tout à son amour ; et l'on dédaigne la fortune ; mais l'amour passe, voyez-vous, et l'argent reste !

— Mais, mon père, M. Van Elburg est un des plus riches négociants de la Hollande, et ce qu'il ne veut pas donner durant sa vie, il faudra bien qu'il le laisse après sa mort.

— Eh ! parbleu ! répondit maître Woerden se découvrant, je ne suis peut-être pas riche, moi aussi !

— Mais...

MUSIQUE WAGNER



Lui.—Je viens de lire dans un auteur que la musique c'est l'amour cherchant une expression.
Elle.—Je crois que dans le moment, l'amour a pilé sur une broquette.

— Maintenant, mon fils, n'en parlons plus !

Guillaume connaissait trop l'entêtement et l'absolutisme de son père pour insister davantage ; néanmoins, il ne put dissimuler si bien sa mauvaise humeur qu'il n'en parut quelques indices sur son visage. Le vieillard n'y prit pas garde, il chargea tranquillement sa pipe et l'alluma.

Cependant, pour la seconde fois, la clochette venait de se faire entendre ; presque aussitôt on entendit les pas d'un cheval dans la cour et les chiens se mirent à aboyer avec force.

— Ah ! ah ! dit maître Woerden ; au bruit que font les chiens, je présume que c'est quelque étranger qui nous arrive ; Guillaume, voyez cela !

Le jeune homme s'approcha de la croisée.

— Père, c'est un cavalier de la milice.

— Un cavalier de la milice ?.. Que me veut-on ?

A ce moment, la servante entra et remit une lettre au vieillard ; celui-ci jeta d'abord les yeux sur le cachet.

— Gouvernement provisoire ! s'écria-t-il.

Et son visage s'altérant tout à coup, l'expression d'une profonde inquiétude, Maître Woerden déchira vivement l'enveloppe, déplia la lettre et la lut. Guillaume suivait avec anxiété les mouvements de son père, mais il se rassura bien vite, car la physionomie du vieillard reprit presque aussitôt sa sérénité.

— C'est fort bien ; j'accepte, dit enfin Woerden.

Puis, ayant passé la lettre à son fils, il se mit à réfléchir. Le jeune homme parcourut d'un coup d'œil ; c'était une demande de quatre cents milliers de harengs, livrables dans un mois, au gouvernement, pour la subsistance de l'armée française.

— Guillaume, s'écria tout à coup le vieillard en sortant de sa rêverie, il me vient une idée ! Tu épouseras la fille de Van Elburg et tu auras une belle dot, c'est moi qui te le dis !

— Comment cela, père ?

— Laisse-moi faire, seulement, comme tous les canaux sont arrêtés par les glaces, tiens-toi prêt, et fais seller deux chevaux demain à la pointe du jour.

— Ce sera fait... Ah ! père, que je vous remercie !

— C'est bien, c'est bien... Eh ! tu ne sais pas encore ce que tu me dois. Va, Guillaume, continua Woerden en frappant légèrement sur l'épaule de son fils, quand tu seras négociant, aie seulement le génie de ton père !

Le lendemain, en se levant, le soleil trouva les deux voyageurs sur la route qui conduit d'Amsterdam au Broek.

Ils arrivèrent au Broek vers midi, et se dirigèrent vers la demeure Van Elburg.

Ils furent immédiatement introduits.

Au moment où ils pénétraient dans le salon, la porte vis-à-vis d'eux se refermait. Maître Woerden n'eut pas le temps de distinguer la personne qui venait de s'enfuir ainsi à leur approche, mais Guillaume l'avait déjà reconnue, ses yeux d'amant avaient tout vu et les battements de son cœur le rassuraient assez contre la possibilité d'une méprise.

En effet, c'était Clotilde, la fille de Van Elburg, qui, cachée derrière les vitraux colorés de sa croisée, les avait vus entrer dans la cour, et était sortie pour en prévenir son père. Elle reparut presque aussitôt avec lui.

Clotilde portait le costume du pays ; elle était coiffée à la frisonne, le front orné d'une plaque d'or, surmontée d'un petit bonnet à jour, collé délicatement sur les tempes, bordé de liserés d'or et parsemé de pierreries. Deux gros angoras, qui l'avaient suivie, tournaient autour d'elle en se frottant familièrement le long de la robe de leur maîtresse.

— Eh ! bonjour, maître Woerden, s'écria Van Elburg en tendant la main à celui-ci. Est-ce que, vous aussi, vous fuyez devant les Français ?.. Soyez le bienvenu !

— Maître Van Elburg, il ne s'agit point de cela, répondit Woerden. Vous savez bien que je ne m'occupe jamais de politique ; je me soucie aussi peu des Français que du prince d'Orange, et je vais vous proposer une bonne affaire.

— Parlez, je vous écoute.

— Mon cher confrère, j'ai une livraison de quatre cents milliers de harengs à faire dans un mois ; pouvez-vous vous engager à me les fournir dans trois semaines.

— A combien ?

— A dix florins le millier.

— A dix florins !.. Soit je vous le promets.

— Eh bien, régularisons cela sur-le-champs, et mettons-nous à table, car je meurs de faim.

Pendant le déjeuner, nous causerons mieux du second sujet de ma visite.

En disant ces mots, Woerden lança un regard significatif à la jeune fille, qui baissa les yeux.

Pendant le repas, en effet, l'habitant d'Amsterdam parla du mariage de son fils et chicana de nouveau sur la dot de la future épouse ; mais Van

Elburg ne voulait pas changer d'un stiver la somme qu'il avait promise. Maître Woerden, qui s'en souciait désormais fort peu, feignit encore quelques regrets, et finit par se rendre.

Enfin, la célébration du mariage fut fixée à huit jours de là.

Dès le lendemain, Guillaume et son père se mirent en route pour Amsterdam. A peine furent-ils sortis de Broek et remontés à cheval, que le jeune homme hasarda une question à son père.

— Père, lui dit-il, vous avez donc changé d'avis ?

— Pourquoi cela ?

— Mais n'avez-vous pas accepté la dot de maître Van Elburg ?

Le vieillard jeta un regard de côté à son fils.

— Guillaume, répondit-il brusquement, pour qui me prenez-vous ?.. Laissez-moi donc faire, et cessez de m'interroger, car vous ne saurez rien. L'affaire est sérieuse maintenant... Dix florins le millier de harengs, c'est bien cher, me voilà avec un engagement de quatre mille florins sur les bras ; j'ai besoin de toutes mes réflexions.

En effet, à partir de ce moment, maître Woerden ne desserra plus les dents. Guillaume le suivit en gardant un profond silence et en s'estimant fort heureux n'éanmoins d'être si proche de la réalisation de ses vœux les plus chers.

A peine fut-il rentré chez lui, que le vieux négociant monta dans son appartement et s'y enferma à clef.

Ce mystère éveilla la curiosité du jeune homme, mais malgré toute sa vigilance, il ne put rien découvrir.

Cependant, vers le soir, maître Woerden sortit de son cabinet : il donna à sa servante un gros paquet de lettre à jeter à la poste ; et, trois jours après, lorsque Guillaume se présenta suivant sa coutume, chez son père pour lui rendre ses devoirs :

— Enfant, s'écria joyeusement le vieillard, en approchant sa face ridée de la figure du jeune homme, j'ai ta dot !

Enfin, le jour du mariage étant arrivé, Woerden et son fils retournèrent à Broek.

Cette fois, ils entrèrent chez Van Elburg par une porte spéciale à deux battants et d'une apparence somptueuse, qui, suivant la coutume du pays, ne s'ouvre que dans trois occasions solennelles : les baptêmes, les mariages et les enterrements.

QUESTION D'INTERPRÉTATION !



Madame de la Haute-pique. — Chaque fois que j'étrene une robe, Lucie, j'ai le cœur navré à l'idée qu'il y a tant de malheureuses dénuées de tout.

Lucie, (sa femme de chambre). — Madame a bien raison. Je pensais justement, en voyant cette belle toilette, aux pauvres gens qui n'ont pas une robe décente à se mettre sur le dos.

NE PAS SE FIER AUX APPARENCES



I

Comme elle avait oublié ses patins, monsieur Jules, son fiancé, s'empressa d'aller les chercher.



II

Pendant ce temps-là, le capitaine Roger Bontemps, mettant la galanturie de côté, se mit à patiner comme un bon.



III

Puis, surchauffé par ce violent exercice, il demanda à mademoiselle la permission de mettre son pardessus sur le tronç d'arbre à côté de son manchon.



IV

Le froid s'étant, au contraire, emparé d'elle, elle s'enveloppa dans le bienheureux pardessus. Mais, de loin, monsieur Jules vit une chose si horrible, qu'il rebroussa chemin et ne la revit plus jamais.

Un grand nombre de parents et d'amis se trouvaient déjà réunis dans le salon. Le maître de l'habitation perça cette foule et s'avança vers les nouveaux arrivés, mais son visage était si pâle et si altéré, que Guillaume crut qu'il venait leur annoncer quelques fâcheuses nouvelles. Woerden ne partagea nullement les inquiétude de son fils, car le malin vieillard savait mieux que personne à quoi attribuer l'affliction de son hôte.

—Maitre Van Elburg, lui dit-il, avec un sourire fin et hypocrite, qu'avez-vous donc ? Vous êtes tout changé.

—Ah ! cher ami, je suis dans un cruel embarras ! il faut que je vous parle !

—Qu'est-ce donc ? le mariage vous contrariait-il ? Dites-le, confrère, vous pouvez encore vous rétracter.

—Mais non, ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

—Alors, reprit l'habitant d'Amsterdam qui craignait que quelque difficulté ne surgit de l'explication qu'il pressentait, procédons d'abord à la cérémonie. Je ne change jamais l'ordre de mes idées, je suis venu pour assister au mariage de mon fils, commençons par là, je serai ensuite tout à votre disposition.

Maitre Van Elburg eût bien voulu se décharger au plutôt du fardeau qui pesait sur sa poitrine, mais ayant jeté un regard sur le front de son confrère, il comprit aussitôt qu'il n'y avait rien à tenter contre l'obstination d'un crâne de cette forme là.

On se mit donc en marche pour l'église et, quelques instants après, les deux époux étaient unis aux pieds des autels.

A peine fût-on de retour au logis :

—Maintenant, maître, dit Van Elburg, vous avez promis de m'entendre, montons dans mon cabinet.

—Je vous suis.

—Confrère, reprit le premier après avoir fermé la porte avec soin, derrière lui, il faut, d'après mon engagement, que je vous livre quatre cents

milliers de harengs dans quinze jours, et je n'ai pu m'en procurer un seul, ils sont tous vendus.

—Je le crois bien, répondit Woerden, en éclatant de rire, je les ai tous achetés.

A ces mots, Van Elburg demeura stupéfait.

—Ah ! s'écria-t-il... Alors, que comptez-vous faire de ma promesse ?

—Maitre, je compte qu'elle sera exécutée.

Ecoutez, Van Elburg ; vous laisserez un jour une brillante fortune à votre fille, je le sais, mais j'en laisserai une au moins égale à mon fils. Il est donc inutile de faire entre ces deux avantages futurs en ligne de compte, de ce côté il y a compensation. Quant aux avantages présents, c'est bien différent. Moi, je cède prochainement ma maison de commerce à mon fils, vous ne donnez que quatre mille ducats de dot à votre fille. Or, ce sacrifice est évidemment au-dessous du mien. Je n'ai pas voulu, pour ce motif, contrarier les affections de nos deux enfants, mais je me suis promis de rétablir l'équilibre et de vous forcer, malgré vous, à tenir votre rang.

A mesure que Woerden parlait, maître Van Elburg ouvrait des yeux de plus en plus ébahis.

—Pour cela, continua l'habitant d'Amsterdam voici ce que j'ai fait. Vous vous êtes engagé à me livrer quatre cents milliers de harengs, à raison de dix florins le millier, mais je les tiens les harengs.

Pour que vous fassiez honneur à votre signature, il faut donc que vous me les achetiez. Or, je vous les vends cinquante florins le millier, ainsi c'est seize mille florins que vous avez à me remettre et vous serez quitte.

Pendant cette péroraison lucide, Van Elburg avait repris ses esprits et tout son sang froid habituel.

—C'est juste, répondit-il. Maître Woerden, vous êtes un fin négociant ; j'ai été pris dans un piège habile ; je m'exécute.

En achevant ces mots, Van Elburg salua profondément son confrère, et, ayant rouvert la porte de son cabinet, il descendirent ensemble au salon.

Bien que le procédé de maître Woerden fut au moins étrange, Van Elburg se garda bien de laisser voir son dépit ; il avait trop d'expérience pour cela. Son visage, au contraire, reprit toute sa sérénité, il ne fut plus question que la fête quoi devait terminer cette heureuse journée.

Huit jours après, l'habitant de Broek était allé à Amsterdam, sous prétexte de voir sa fille qui habitait alors sous le toit de son époux. Cette fois les rôles se trouvèrent changés, Woerden était dans la désolation.

—Ah ! maître, s'écria-t-il aussitôt qu'il aperçut son confrère, vous voyez un homme au désespoir ! Voilà tous les pêcheurs qui rentrent avec mes harengs, je n'ai pu me procurer un seul tonneau. Toute ma marchandise va être vendue.

—Que voulez-vous, maître ? répondit froidement Van Elburg ; vous avez acheté tous mes harengs ; j'ai acheté tous vos tonneaux. Je pourrais vous les vendre bien cher, mais comme je tiens seulement à ne donner que les quatre mille du-

cats que j'ai promis à ma fille, je vous les cède pour la somme que vous avez su tirer de moi par votre adresse. Vous avez assez d'esprit à Amsterdam, mais à Broek, nous avons du génie !

—C'est égal ! c'est moi qui vous ai donné l'idée répondit fièrement maître Woerden.

(La Gazette d'Antoing.)

Montréal, 13 D'embre 1890.—Je, soussignée, certifie que le Sirop de Térébenthine du Dr Lavolette, dont je fais usage depuis quelque temps, est le seul remède qui m'ait donné un soulagement notable dans la maladie de l'Asthme dont je suis atteinte depuis plusieurs années, et qui a pris un caractère tellement grave, que j'ai dû être dispensée de tout emploi qu'onque. J'ai suivi le traitement d'un grand nombre de médecins à l'étranger, mais sans aucun résultat ; et je constate, par le présent, que l'amélioration progressive qui s'opère tous les jours chez moi par l'usage de ce Sirop, me donne entière confiance dans une guérison certaine.—SŒUR OCTAVIEN, Sœur de la Charité de la Providence, coin des rues Fullum et Sainte-Catherine.

ASILE DE LA PROVIDENCE, COIN DES RUES ST-HUBERT ET STE CATHERINE.—Je me fais un devoir de certifier que, souffrant depuis près de 22 ans d'une bronchite chronique, l'usage du Sirop de Térébenthine du Dr Lavolette m'a beaucoup soulagée. La toux a diminué et le sommeil est revenu graduellement.—SŒUR THOMAS CORSINI, Sœur de la Charité de la Providence.

GUÉRISON D'UNE BRONCHITE GRAVE.—Souffrant depuis longtemps d'une toux opiniâtre qui me laissait peu de repos, on me conseilla d'essayer le Sirop de Térébenthine du Dr Lavolette. Après l'usage de quelques bouteilles la toux a complètement disparu.—PHILOMÈNE ROGER, Tertiaire, Asile de la Providence, coin des rues St-Hubert et Ste-Catherine.

INDICES COMPROMETTANTS



—Dites-moi donc où monsieur a réussi à trouver de la boue par le temps qui court.

PROBABILITÉ



Le gros monsieur.—Puis-je passer par cette porte ?
Le garde.—Je crois que oui ; on vient d'y faire entrer une charge de foin.

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

TROISIÈME PARTIE. — L'HOTEL DES NÈFLES.

XI. — SECONDES NOCES.

Au moment où le prêtre prononçait sur Denis et sur Angélique les paroles de la bénédiction nuptiale, un cri aigu, suivi d'un gémissement sourd, se fit entendre dans la partie la plus reculée de l'église. Il y avait dans ce gémissement et dans ce cri une expression si plaintive et si douloureuse, que tout le monde en fut ému.

Denis tressaillit et se retourna comme les autres.

Mais l'extrémité de l'église était obscure, et l'on ne put qu'entrevoir une femme entièrement voilée qui, sans doute, venait de s'évanouir et qu'on emportait.

Cet incident n'eut pas de suite.

La cérémonie s'acheva, et les nouveaux époux firent à l'hôtel des Nèfles une entrée triomphale.

Seulement, on remarqua avec étonnement que, pendant tout le reste de ce jour, les traits du vicomte Raoul de Pessac exprimèrent une préoccupation sombre et profonde, au lieu de s'illuminer de la joyeuse ivresse de son bonheur.

Vainement Angélique s'efforça de pénétrer la cause de cette tristesse étrange. Elle ne put en venir à bout. Denis se montra complètement impénétrable. Ce crime de lèse-galanterie conjugale blessa la jeune femme, qui se mit à pleurer un peu et à boudier beaucoup.

Denis, alors, chercha à la calmer et à la consoler. Mais, il le fit en des termes si froids, si contraints, qu'il était bien facile de voir qu'il n'agissait ainsi que parce qu'il lui était impossible de faire autrement. L'humeur d'Angélique en redoubla.

Enfin, ce fut une triste journée de noces.

Vers le soir, cependant, Denis sembla prendre sur lui-même. Ses inquiétudes et ses soucis parurent se dissiper, ou du moins, il leur imposa silence. Les plis de son front s'effacèrent, ses lèvres, contractées jusqu'alors, ébauchèrent un sourire, et ses yeux, mornes et abattus, reprirent leur regard vif et brillant. En même temps il retrouvait le secret de cette éloquence facile et persuasive, fertile en mots d'amour, qui semblait partir du cœur et qui le rendait si dangereux.

Le courroux d'Angélique ne put tenir bien longtemps contre ce complet retour. Quelle est la jeune femme qui, le jour de son mariage, ne pardonnerait pas quelque chose à son mari ? Angélique pardonna.

Pauvre Marguerite !

Nous venons de prononcer son nom, allons la retrouver. Nous savons déjà de quelle façon elle avait été conduite par Roncevaux à la petite maison voisine de la Bastille. Pendant quelques heures elle attendit avec angoisses, mais avec patience, l'arrivée de Denis.

Au bout de ce temps, une solitude aussi prolongée commença à lui sembler suspecte.

—Je n'attendrai pas plus longtemps, — dit-elle à Roncevaux, — je veux aller rejoindre mon mari, ou du moins retourner chez moi. . . .

Roncevaux s'inclina avec l'assurance de plus profond respect.

—Je vous demande mille fois pardon, madame, — répondit-il, — de manifester quelque opposition à votre désir ; mais la volonté formelle de M. le vicomte est que vous ne quittiez pas cette maison.

—Sa volonté ! répéta Marguerite avec stupeur.

—Oui, madame.

—Suis-je donc prisonnière ? demanda Marguerite.

Roncevaux hésita avant de répondre. Mais il pensa qu'il valait mieux rendre, dès l'abord, la situation nette, et il dit :

—Hélas ! oui, madame, vous êtes prisonnière ; mais vous pouvez vous assurer par vos propres yeux qu'on s'est efforcé, du moins, de rendre la prison digne de vous. . . .

—Prisonnière ! — répéta Marguerite avec une colère méprisante. Ah ! monsieur, prenez garde à vos paroles ! tôt ou tard mon mari apprendra ce qui se passe, et. . . .

Roncevaux interrompit la jeune femme et dit en s'inclinant :

—Il n'aura pas besoin de l'apprendre, madame, il le sait.

—Avez-vous donc la prétention, monsieur, d'agir d'après ses ordres ?

—J'ai cette prétention, madame.

—Ainsi, c'est pour lui obéir que vous comptez me garder ici.

—Oui, madame.

—Vous mentez, monsieur ! s'écria Marguerite avec indignation.

Roncevaux ne répondit pas un mot.

Il salua et sortit de la chambre.

Pendant quelques minutes, Marguerite se trouva en proie à une sorte de crise nerveuse véritablement inquiétante. Simone la secourut de son mieux, et cette crise eût une fin.

Marguerite, alors, chercha à s'enfuir. Elle trouva facilement les issues de la maison et elle arriva dans le jardin. Mais là, ce fut autre chose. Dix fois elle parcourut ce jardin dans tous les sens ; les murailles semblaient n'avoir pas de portes, et, par leur hauteur, elles défiaient toute escalade.

Marguerite rentra ; elle passa tout le reste de la journée et toute la nuit à pleurer amèrement.

Ici, nous devons l'avouer, notre embarras est grand. Pour raconter le drame qui pendant quelques jours se déroula dans les murs de la petite maison entre ces trois acteurs, Roncevaux, Marguerite et Simone, il nous faudrait plus d'un volume. Au lieu d'un volume, il ne nous reste que quelques lignes. Nous ne pouvons donc que tracer un scénario excessivement rapide des scènes que nous ne pouvons mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Cela aurait précisément l'importance et la couleur d'un de ces faits-Paris, dont les journaux abondent quand ils sont à court de matières intéressantes, politiques ou commerciales. Roncevaux, dès le second jour, s'arma de courage et parla de son amour à la pauvre Marguerite. La jeune femme, indignée, le chassa de sa présence et lui défendit de paraître devant elle.

Pendant vingt-quatre heures, Roncevaux sembla disposé à obéir.

Mais ce n'était pas pour rien qu'il avait placé auprès de la jeune femme Simone, devenue son âme damnée. Avec les apparences de la plus touchante compassion, du plus affectueux intérêt pour sa maîtresse la camériste sût plaider habituellement la cause de Roncevaux. Elle fit valoir le profond respect dont ce dernier ne s'était jamais écarté jusqu'alors, et, quand à son amour, était-il donc si coupable en n'ayant pu se défendre de donner son cœur à une jeune femme, belle entre les plus belles, trahie, abandonnée par un mari indigne de la posséder ?

Ces mots de trahison et d'abandon firent profondément et douloureusement réfléchir Marguerite. Jusqu'alors elle avait cru que son mari ne devait point être complice du piège dans lequel elle avait été attirée. Ses yeux se dessillèrent, le soupçon entra dans son âme. Elle eut des doutes. Une fois ces premiers doutes conçus, elle voulut les éclaircir.

Roncevaux seul pouvait porter la lumière au milieu de ces ténèbres ; elle fit demander Roncevaux. Ce dernier accourut, et, questionné par Marguerite, il se donna toutes les apparences d'un homme généreux et qui ne veut pas trahir le secret de son ami.

Entre Marguerite et lui, la lutte fut longue et dura plusieurs jours.

Enfin, Roncevaux, comprenant qu'il fallait avant toute chose tuer Denis par le mépris dans le cœur de Marguerite pour avoir une chance de lui succéder, et que là était son unique espoir, Roncevaux disons-nous, se résolut à jouer le tout pour le tout.

Il céda.

Il mit au jour, devant les yeux épouvantés de la jeune femme, la hideuse vérité, sans en voiler l'horreur. Il lui montra le prétendu chevalier de Navailles, le prétendu vicomte de Pessac, capitaine de bandits et se nommant Poulaillet. Il le lui montra la trompant par des lettres fausses, l'abusant par un faux mariage, donnant à Paris une célébrité infâme aux exploits du chevalier.

Marguerite, pâle comme une morte qui vient de sortir de sa tombe et de son suaire, écouta jusqu'au bout ses confidences horribles. Vingt fois, pendant ce récit, il lui sembla qu'elle allait mourir ou devenir folle.

—La preuve ! — murmura-t-elle d'une voix étranglée quand Roncevaux eut achevé, — la preuve !

—La preuve, — répondit Roncevaux, — c'est que le vicomte Raoul de Pessac, épouse demain, en l'église de Saint-Eustache, mademoiselle Angélique Locquard. . . .

Les lèvres de Marguerite devinrent blanches, et tout son corps frissonna, comme tremblent les feuilles jaunies au souffle des vents d'automne.

—Faites-moi assister à ce mariage. . . — dit-elle ensuite avec un calme terrible, — si vous m'avez dit vrai, je vous appartiendrai pour toujours.

—Me le jurez-vous, madame ? s'écria Roncevaux avec un indécible transport.

—Je vous le jure sur ma vie, — répondit lentement Marguerite.

Et, tout bas, elle ajouta :

—Oui, sur ma vie. . . et je ne trahirai pas mon serment, car demain je serai morte.

Nous savons, maintenant, par qui fut poussé ce cri que nous avons entendu résonner sous les voûtes de l'église Saint-Eustache.

Roncevaux entraîna Marguerite.

Mais une foule nombreuse de curieux et de mendiants obstruait le porche de l'église.

Soit hasard, soit intention, la jeune femme disparut au milieu de cette foule, et toutes les recherches de Roncevaux pour la retrouver furent sans résultat.

C'est que Marguerite venait de se jeter dans une chaise qui passait à vide, et que donnant deux louis aux porteurs, elle avait dit : — A l'hôtel de monsieur le lieutenant de police !

ÉPILOGUE

DONNÉ AU DIABLE

Il était deux heures du matin.

Une nuit sans lune étendait ses ombres épaisses sur les rues de Paris, fort mal éclairées à cet époque, comme chacun le sait.

A ce moment, de petites escouades, fortes chacune de dix à douze hommes, et muettes comme des troupes de fantômes, débouchaient sans bruit des rues avoisinant l'hôtel des Nèfles, et formaient tout alentour un infranchissable cordon. Bientôt avec cette adresse qui n'appartient qu'aux voleurs et aux agents de police, une corde, terminée par un crampon et à laquelle aboutissait une échelle de soie, fut jetée par-dessus le mur, au couronnement duquel le crampon s'attacha.

Un homme grimpa lestement à cette échelle, redescendit de l'autre côté, et, à l'aide des instruments spéciaux dont il était muni, ouvrit sans bruit la petite porte qui donnait sur la rue. Une trentaine d'hommes, observant un profond silence et étouffant le bruit de leurs pas, pénétrèrent alors dans le jardin.

Huit ou dix d'entre eux allèrent se poster auprès du pavillon qui se trouvait à l'extrémité de ce jardin.

Les autres (et parmi ces derniers se trouvait une femme masquée qu'il fallait soutenir), les autres, disons-nous, se dirigèrent vers la principale entrée de l'hôtel.

Cette porte ne tarda pas à céder, comme avait déjà fait celle du jardin.

Les nocturnes visiteurs se trouvaient dans le vestibule. La femme masquée parut alors reprendre ses forces et son énergie. Elle se dégagea des bras qui soutenaient sa marche chancelante, et, saisissant la lanterne sourde dont la faible lueur guidait les arrivants, elle marcha la première et dit, d'une voix étouffée, mais distincte : — Suivez-moi . . .

Quelques minutes s'écoulèrent.

Soudain, Denis se réveilla en sursaut et prêta l'oreille. Il lui semblait entendre un bruit étrange à la porte de sa chambre. Il écouta mieux, et, au bout d'une seconde, il avait acquis la certitude que ses oreilles ne le trompaient point.

Cependant le bruit continuait.

Denis saisit deux pistolets qui se trouvaient toujours à la portée de sa main sur la table de nuit. Il les arma, et, prêt à faire feu, il cria d'une voix tonnante :

— Qui va là ?

Pour toute réponse, la porte s'ouvrit violemment, et dix hommes, toujours précédés de la femme masquée, se précipitèrent dans la chambre.

La nouvelle mariée s'était évanouie.

Deux coups de pistolet retentirent. Une seule personne tomba.

Denis s'élança hors de son lit et voulut saisir une épée à un trophée d'armes pour essayer une résistance désespérée. Mais il était déjà entouré, garrotté, enchaîné !

Un homme, tout vêtu de noir, s'approcha de lui et lui dit d'un ton railleur : — Nous tous sommes déjà vus, monsieur le chevalier ; vous avez pris la peine de me faire une visite chez moi, je vous rends votre politesse aujourd'hui . . . Nous avons joué ensemble un jeu fort bizarre . . . j'avais perdu la première partie ; mais comme vous voyez, je prends ma revanche, et je crois que, vraisemblablement, je gagnerai *la belle* . . . Qu'en dites-vous ?

L'homme qui parlait ainsi était le lieutenant de police.

— Ah ! — s'écria Denis au comble de la rage, — vous avez raison ! je suis vaincu ! . . . je suis perdu ! Mais qui donc m'a trahi ? qui m'a livré ?

— Moi . . . — répondit une voix mourante.

Et la femme masquée, se soulevant sur son coude, au milieu des flots de sang qui s'échappaient d'une large blessure, arracha le loup de velours noir qui couvrait son visage, et fixant sur Denis un regard que les ombres de la mort rendaient déjà vague et incertain, elle répéta : — Moi . . . Marguerite de Kergen . . . qui s'est vengée . . . et qui vous pardonne . . .

Et, retombant en arrière, elle expira après avoir prononcé ces mots.

Une foule immense stationnait aux abords de la place de Grève. Tout était prêt pour l'exécution. Le capitaine des chevaliers du

poignard allait expier sur la roue les nombreux forfaits qui lui avaient valu une popularité si grande.

Or, le peuple, qui l'avait adoré, était (rendons-lui justice, à ce bon peuple, c'est bien le moins !) était, disons-nous, enchanté de le voir mourir. Il est vrai que le supplice de la roue offrait des détails bien propres à captiver l'attention et à tenir la curiosité en éveil . . .

A côté du hideux instrument se tenait debout le bourreau. Cet exécuteur des hautes œuvres était un vieillard, remarquable par sa grande taille, encore droite, et par sa longue barbe blanche, qui tombait jusqu'au milieu de sa poitrine recouverte d'un justaucorps brun.

On racontait sur cet homme un certain nombre d'histoires étranges et dont quelques-unes ne semblaient pas absolument dénuées de fondement. Fils de bourreau, il avait dû recueillir, avec la succession de son père, le glaive sanglant de la justice humaine. Mais un jour, étant arrivé déjà à la maturité, il s'était senti pris d'un insurmontable horreur pour son métier d'assassin juridique ; il n'avait pu résister au mépris et à l'effroi qu'inspirent le nom et la profession de bourreau. Il s'était enfui de Paris et avait cherché, disait-on, un asile ignoré sur les grèves lointaines de la Manche ou de l'Océan.

Quelle réprobation nouvelle avait frappé l'infortuné au bord de ces plages incessamment battues par une mer en furie ? Voilà ce que personne ne savait. Toujours est-il qu'il en revint, au bout de quelques années, avec une haine des hommes si sombre et si farouche, qu'il sollicita lui-même sa réintégration dans les fonctions de bourreau, et que les jours d'exécution devinrent pour lui des jours de fête.

Ce matin-là, il semblait en proie à une agitation qui ne lui était point naturelle et qui se manifestait depuis le moment où la lecture de l'arrêt lui avait appris que ce fameux chevalier qu'il allait exécuter se nommait en réalité Jean-Denis Poulailler.

Enfin l'heure sonna. L'escouade de cavaliers de la maréchaussée apparut fendant la foule et amenant, pieds et poings liés, le héros de cette fête sanglante.

Un prêtre accompagnait Denis et s'efforçait de ramener à Dieu cette âme qui allait paraître devant lui, chargée d'un si lourd fardeau. Mais Denis accueillait avec des railleries cyniques les touchantes paroles, les évangéliques exhortations du bon prêtre.

La troupe funèbre arriva au pied de l'échafaud. Le bourreau attachait Denis sur la roue.

— Mon ami, — lui dit le jeune homme, — faites-moi souffrir le moins possible, je vous en prie . . .

— Au nom du ciel, mon enfant, — murmura le prêtre, — il en est temps encore, — ouvrez les yeux . . . revenez à Dieu . . .

— Mon père, — répliqua Denis, — je vous en prie, n'insistez pas . . . je ne puis offrir à Dieu ce qui appartient à un autre . . . Depuis le jour de ma naissance, je suis donné au diable.

Le prêtre cacha sa tête dans ses mains . . .

Le bourreau tressaillit, et, se penchant sur le condamné, il lui dit d'une voix sourde et violemment émue : — Où êtes-vous né et comment se nommait votre père ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ? . . . — répliqua Denis.

— Répondez-moi et je vous jure que votre mort sera douce et que je vous tuerai d'un seul coup . . .

— Eh bien ! — murmura Denis, — je suis né à Etrétat et mon père se nommait Alain . . .

— Etrétat ! . . . Alain ! . . . balbutia le bourreau. — Donné au diable ! . . . c'est lui ! . . . c'est l'enfant ! . . . c'est bien lui ! . . . ma malédiction a porté ses fruits terribles ! . . .

Et tenant religieusement la parole qu'il venait de donner, il frappa Denis au milieu de la poitrine d'un seul coup de sa lourde masse. Le sang jaillit par le nez, par la bouche, par les oreilles ; une suprême convulsion fit trembler les membres attachés à la roue, et tout fut fini.

Le peuple murmura. Il n'avait pas eu sa curée d'émotions sanglantes. C'était une exécution manquée !

Voici ce que la chronique raconte :

Ce même jour et à cette même heure où Denis Poulailler mourait sur la roue en place de Grève, une épouvantable tempête, telle que de mémoire de vieillard on n'en avait pas vu de semblable, se déchaîna sur la baie d'Etrétat. Quoiqu'on fût en plein jour, l'obscurité était devenue aussi profonde que les nuits les plus noires. Les éclairs rayaient seuls cette obscurité sinistre ; la foudre grondait sans relâche, mêlant son fracas à celui des vagues qui bondissaient et s'éroulaient comme des montagnes liquides soulevées par des volcans.

Cette tempête dura toute la journée.

Quand enfin, vers le soir, les derniers nuages s'envolèrent, chassés par le souffle de la tourmente, quand les lueurs douteuses du crépuscule permirent de distinguer les objets, la tour maudite n'existait plus ! . . .

Elle avait disparue, foudroyée par Satan !!!

FIN

BAUME RHUMAL

Remède infailible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consomption, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Pommons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Dépôt Général, PHARMACIE BARIDON, 1703 RUE STE-CATHERINE, Coin de la Rue St-Denis.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
Le Célèbre


CHOCOLAT MENIER

VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.
Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTREAL.

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le Tonique le plus énergique que doivent employer Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.

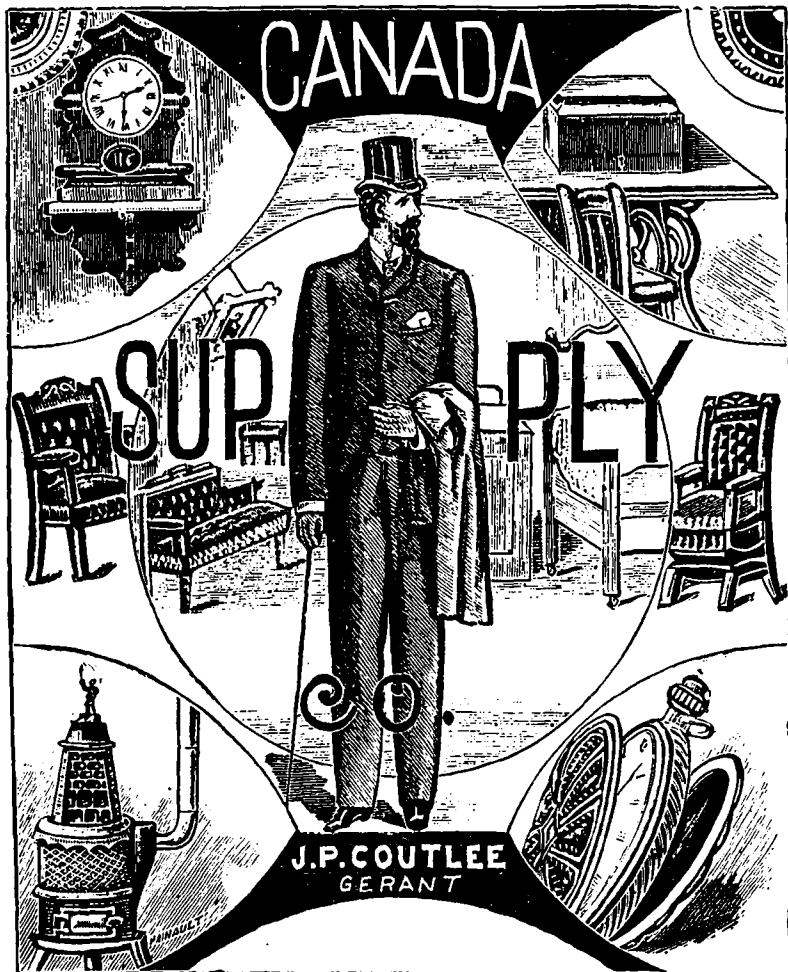


**AU QUINA
SUC DE VIANDE
PHOSPHATE de CHAUX**

Composé des substances absolument indispensables à la formation et au développement de la chair musculaire et des Systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre l'Anémie sous toutes ses formes, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, étiollement, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.



CANADA

SUPPLY

**J.P. COUTLEE
GERANT**

54 Rue St-Jacques.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS PROP. ET GERANT.

(Semaine commençant LUNDI, 30 FEVRIER, Après-midi et soir.)

LE FAMEUX DRAME DE C. N. BERTRAM

— INTITULÉ —

"The Pulse of New-York"

Excellente Compagnie, Magnifiques Décors, etc., etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

Semaine suivante: La Grande Compagnie Burlesque ROSE HILL BURLESQUE CO.

QUEEN'S = THEATRE

TELEPHONE, 4032

Un bon siège réservé pour 50c. Matinées 25c.

E. J. HENLY

Et une troupe d'admirables acteurs dans les deux attaches :

"OUR CLUB" ET "YESTERDAY"

La semaine prochaine, commençant Février le 27, Matinées Mercredi et Samedi

Mr. et Madame Drew

DANS LA HAUTE COMÉDIE

"THAT GIRL FROM MEXICO"

Prix : 25, 50, 75c. \$1.00, \$1.50.

Bureau ouvert de 10 a. m. à 8 p. m.

Sièges en vente au magasin de musique de Sheppard, à la Cie de Pianos New-York, et au Windsor.

On annonce la célèbre MARION MANOLA.

BELLE MUSIQUE A VENDRE

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc.

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & CIE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRÉ (hebdomadaire). - Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. - Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle. - Ecrire à M. E. BOUTHAYE, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne. - Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. - Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX. - Paris: Lucien Faucou, directeur, 13 rue Cujas. New York: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. - Abonnement: Un an, 20 frs., six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE. - Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris. - Spécimen franco sur demande.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire). - Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Rameau, Place Louvois, Paris, France.

